

L'ITINÉRAIRE

3\$

Volume XXIV, n° 16
Montréal, 15 août 2017
ABONNEMENTS AU
www.itineraire.ca

Section spéciale !
375^e : Montréal
méconnu
4 pages centrales

ÊTRE FEMME AUTOCHTONE

Exclusif : Étude sur l'itinérance autochtone,
une réalité distincte et en croissance !

La femme, pilier de la communauté

La culture comme point d'ancrage



COUP DE CHAPEAU

Collectivement, nous travaillons à créer un milieu où il fait bon vivre.

LE DÉVELOPPEMENT SOCIAL AU **CENTRE** DE NOS QUARTIERS

Véritable carrefour d'échange entre les résidents et les organismes qui les desservent, la Table Interaction du quartier Peter-McGill vise à améliorer la qualité de vie en favorisant le rassemblement et la collaboration entre les différents acteurs du quartier. En créant des espaces d'échange, notamment grâce ses comités de travail (vie de quartier, urbanisme, immigration, etc.), elle encourage une participation active à la vie communautaire et renforce le sentiment d'appartenance au quartier. Pour ceux et celles qui souhaitent s'impliquer, rejoindre un des comités de la Table est une très belle opportunité!

 facebook.com/interactionduquartierpetermcgill/

Soyez les premiers informés

Abonnez-vous à l'infolettre de Ville-Marie : ville.montreal.qc.ca/villemarie



ZOOM SUR Pierre

Nom Pierre Fournier | **Camelot n°** 98 | **Âge** 64 ans
Point de vente Canadian Tire, angle Rachel et André-Laurendeau

Pierre a grandi dans le quartier Hoche-laga-Maisonnette, à cinq minutes seulement de son point de vente actuel. Né dans une famille de cinq enfants, il parle avec un grand sourire de ces années dans le quartier, de sa petite enfance à l'adolescence. « *J'ai eu des bons parents, j'ai été chanceux.* » Son groupe d'amis très proches était composé en majorité d'artistes et de musiciens. L'aube de la vingtaine marque, toutefois, une période difficile pour Pierre, qui doit être hospitalisé à Louis-H. Lafontaine pour des problèmes de santé liés à la dépression. Même après sa sortie, le retour à la normale n'est pas si simple, les nerfs n'y sont plus. Pierre doit apprendre à se construire une vie sans pression autant que possible, ce qui est aussi un constat difficile pour un jeune homme avec des projets plein la tête. « *Ça faisait en sorte que je ne pouvais presque plus travailler. Ma vie a été complètement chamboulée par ça. J'étais pourtant une personne très ambitieuse quand j'étais jeune.* »

Le retour aux études

Après cette période, ayant déjà terminé ses études secondaires, Pierre décide de retourner sur les bancs d'école. Il s'inscrit dans le programme d'animation et recherche culturelle à l'Université du Québec à Montréal (UQÀM), dans lequel il complète une année d'étude. Il dit avoir beaucoup aimé son expérience. Il retournera d'ailleurs à l'UQÀM dans la cinquantaine pour étudier la littérature française, un grand intérêt pour lui depuis toujours.

Un fier partisan

À de nombreuses reprises, Pierre s'est impliqué dans la cause de l'indépendance, qui lui tient à cœur. « *Soixante-seize a été une année extraordinaire. L'arrivée*

du PQ au pouvoir, c'était vraiment quelque chose. Il y avait un fort esprit communautaire à ce moment-là. » À cette époque, il était très enthousiaste et engagé face à l'avenir du Québec, mais l'échec du deuxième référendum lui a fait très mal. Il croit aujourd'hui que la concrétisation du projet dépendra de la vision des nouvelles générations.

L'arrivée à l'Itinéraire

C'est au début de la quarantaine que Pierre commence à fréquenter L'itinéraire. Le journal en est encore à ses débuts. Il travaille à l'accueil pendant un an, mais c'est réellement à titre de camelot qu'il se réalise au sein du journal. Pendant près de 15 ans, son point de vente a été devant l'épicerie Metro avenue Laurier, sur le Plateau Mont-Royal. « *Une bonne façon de rencontrer du monde, c'est de vendre le journal. J'ai rencontré beaucoup d'artistes et j'ai parlé avec des gens intéressants.* » Il parle des liens précieux qu'il a développés avec ses clients. « *J'ai même eu de l'aide pour me meubler à un moment. C'était vraiment incroyable.* »

L'envie de voyager

Ses années sur Laurier ont pris fin lorsqu'il reçut un petit montant d'un héritage et décida de sortir de Montréal pour voir le monde. Il s'est rendu à New York à deux reprises et a visité le Québec pendant cette année sabbatique. À son retour, il se remet à vendre le journal dans Rosemont, cette fois. L'idée de partir ne l'a pas quitté pour autant. Avec les sous qu'il a de côté, il planifie traverser l'océan et découvrir l'Europe. Il voudrait voir Londres, Barcelone et la Catalogne en plus de visiter Paris. Il aimerait voir de ses propres yeux les quartiers de la Ville Lumière décrits dans les romans de Balzac.

Par Justine Clément,
bénévole à la rédaction

Photo : Alexandra Guellil

L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.



NOS PARTENAIRES ESSENTIELS DE LUTTE CONTRE LA PAUVRETÉ

Le journal L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Charles-Éric Lavery, chef du développement social par courriel à :

c.e.lavery@itineraire.ca
ou par téléphone au : 514 597-0238 poste 222.

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

ISSN -1481-3572
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001
Canada
Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec

L'ITINÉRAIRE



RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, RUE SAINTÉ-CATHERINE EST
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

DIRECTEUR GÉNÉRAL :
LUC DESJARDINS

RÉDACTION

Chef du secteur magazine et rédactrice en chef : JOSÉE PANET-RAYMOND
Journaliste, responsable société : ALEXANDRA GUELLIL
Chargé de l'accompagnement des participants : LAURENT SOUMIS
Responsable de la formation des participants : KARINE BÉNÉZET
Responsable de la création visuelle : MILTON FERNANDES
Responsable de la création numérique : MAGALIE PAQUET
Photographe : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA
Journaliste affectée à la version numérique : GENEVIÈVE BERTRAND
Collaborateur : IANIK MARCIL
Webmestre bénévole : JUAN CARLOS JIMENEZ
Bénévoles à la rédaction : CHRISTINE BARBEAU, MARTINE BOUCHARD-PIGEON, MARIE BRION, JUSTINE CLÉMENT, HÉLÈNE MAI, PIERRE DE MONTVALON, VALÉRIE SAVARD, LAÉTITIA THÉLÈME, PAUL VANASSE, GUILLAUME VIGNEAULT
Bénévoles à la révision : PAUL ARSENAULT, ARIANE CHASLE, MICHÈLE DETEIX, LUCIE LAPORTE, ROSEMONDE LEGAULT, LOUIS VÉZINA
Photo de la une : NADYA KWANDIBENS/RED WORKS PHOTOGRAPHY
WWW.REDWORKS.CA *Concrete Indians, Lisa Monchalin, Vancouver/Février 2016*

ADMINISTRATION

Responsable de la comptabilité : ANYA SANCHEZ
Responsable du financement : DOMINIQUE RACINE
Adjointe administrative : NANCY TRÉPANIÉ

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

Chef du développement social : CHARLES-ÉRIC LAVERY
Intervenant psychosocial : JEAN-FRANÇOIS MORIN-ROBERGE
Responsable du Café : PIERRE TOUGAS
Responsable de la distribution : MÉLODIE ÉTHIER
Chargée de projet Café de la Maison ronde : MÉLODIE GRENIER

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : GUY LARIVIÈRE - Glasford International Canada
Tésorier : GRÉGOIRE PILON - Ernst & Young S.R.L./S.E.N.C.R.L.
Vice-président : JEAN-PAUL LABEL - Camelot de L'itinéraire
Administrateurs : JO REDWITCH - Camelot de L'itinéraire
GABRIEL BISSONNETTE - Camelot de L'itinéraire
RICHARD CHABOT - Camelot de L'itinéraire
JESSICA MAJOR - Davies Ward Phillips & Vineberg, sencl, srl
KATHERINE NAUD - CIUSSS Centre-Sud de Montréal
Représentant des camelots : YVON MASSICOTTE - Camelot de L'itinéraire

VENTES PUBLICITAIRES 514 597-0238 poste 234
Conseillère : RENÉE LARIVIÈRE (450-541-1294)
renee.lariviere18@gmail.com

GESTION DE L'IMPRESSION

TVA PUBLICATIONS INC.
DIVISION ÉDITIONS SUR MESURE | 514 848-7000
Directeur général : ROBERT RENAUD
Chef des communications graphiques : DIANE GIGNAC
Chargée de projets : MARILYN FORTIN
Imprimeur : TRANSCONTINENTAL
Convention de la poste publication N°40910015, N°d'enregistrement 10764.
Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada,
au Groupe communautaire L'itinéraire :
2103, Sainte-Catherine Est,
Montréal (Québec) H2K 2H9

Québecor est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.



PARTENAIRES MAJEURS



PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

L'itinéraire EST MEMBRE DE





MOTS DE CAMELOTS

Maxime Valcourt.....	27
Sylvain Clot.....	27
Gisèle Nadeau.....	27
Réal Lambert.....	42
Rheo Gallant.....	42
Lucette Bélanger.....	42



DOSSIER - Être femme autochtone

- Premières Nations et gens de la rue : Deux « communautés » qui partagent une même sensibilité
Par Yves Manseau
- Mélissa Mollen-Dupuis
La culture comme point d'ancrage
- Attachement au territoire
La femme, pilier de la communauté
Par Alexandra Guellil
- L'itinérance autochtone : une réalité distincte et en croissance
Par Isabelle Raymond
- Chez Doris : les intervenantes de l'espoir
Avec Mario Alberto Reyes Zamora

SECTION SPÉCIALE - 375^E : MONTRÉAL MÉCONNU



L'itinéraire présente la quatrième de six sections spéciales historiques pour marquer le 375^e de Montréal. À travers ces quatre pages centrales du magazine, découvrez ce qui a façonné la vie sociale et populaire de Montréal depuis la fondation de Ville-Marie à nos jours. Publiées chaque 15 du mois, jusqu'en octobre, on vous propose de parcourir les différentes périodes de l'histoire montréalaise en empruntant un point de vue inédit, celui des plus démunis et des gens du peuple. Dans cette édition : la période de 1914 à 1966.

SOMMAIRE

15 août 2017
Volume XXIV, n° 16

ÉDITORIAL.....	7
<i>Ske :kon, Kuei, Kwe, Wachiyah, Boozhoo, Bonjour</i> Par Natasha Kanapé Fontaine, <i>rédactrice en chef invitée</i>	
ROND-POINT.....	8
Par Alexandra Guellil	
ROND-POINT INTERNATIONAL.....	10
STAGE À LA PRESSE.....	28
Victimes de violence en milieu psychiatrique Par Simon Jacques	
Une expérience hors-contrôle Par Jo Redwitch	
CARREFOUR.....	32
George Lenser : mélanger cuisine et culture	
CHRONIQUE.....	33
Les Inuits, un peuple fascinant Par Saïd Farkouh	
COMPTES À RENDRE.....	34
Se connaître Par Ianik Marcil, <i>économiste indépendant</i>	
INFO RAPSIM.....	35
Réforme à l'aide sociale et impacts pour les personnes itinérantes Par Alice Lepetit, <i>organisatrice communautaire au RAPSIM</i>	
EXPOSITION.....	36
Espace Culturel Ashukan: un pont pour les peuples Par Jean-Guy Deslauriers	
LITTÉRATURE.....	39
Par Sylvain Pépin-Girard	
VIE DE QUARTIER.....	40
Kahnawà:ke	
BD.....	39
Par Siou	
DÉTENTE.....	44
À PROPOS DES AUTOCHTONES.....	46

MOTS DE LECTEURS

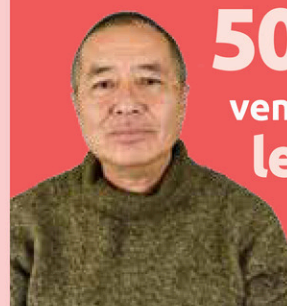
Je tiens à vous dire que vous faites partie de mes coups de cœur. Mon camelot, à qui j'achète régulièrement le journal est Claude Lirette au métro Sherbrooke. J'étais contente de le retrouver dans le numéro du 15 juin ! Vous êtes fantastiques, le travail que vous accomplissez est sans prix !

Bravo à toute votre équipe
Anne Klang

Merci pour l'excellent article de Saïd Farkouh dans l'édition du 1^{er} juillet :
Souvenirs d'hiver chez McDonald's.
Un bijou !
Andrea Kneeland

Les camelots sont des travailleurs autonomes.

50 % du prix de vente du magazine leur revient.



ÉCRIVEZ-NOUS !

COURRIER@ITINERAIRE.CA

Des lettres courtes et signées, svp !

L'École des métiers du cinéma et de la vidéo

Le cinéma ne doit pas
être l'apanage
d'une communauté restreinte,
mais un bien pour tous.

ÉMCV

ÉCOLE DES MÉTIERS
DU CINÉMA ET DE LA VIDÉO
CÉGEP DE RIVIÈRE-DU-LOUP

emcv.ca

Image tirée de *Sayachapis* de Marie-Soleil Foisy, diplômée de l'ÉMCV

On peut visionner ce film en ligne au emcv.ca, onglet *Réalisations - Diplômés*

Merci de redonner
un sens à la vie à
nos camelots et
participants

merci :))

Merci aussi
pour vos
cartes-repas

Merci de
briser leur
isolement

Merci de donner
du sens à notre
mission humaine
et d'en assurer
la pérennité



Oui, j'appuie L'Itinéraire :

- DONS
- CARTES-REPAS
- ABONNEMENT

Pour rejoindre notre service aux donateurs :

☎ 514 597-0238, poste 240

@ dominique.racine@itineraire.ca

JE FAIS UN DON DE : 40 \$ 50 \$ 75 \$ 100 \$ ou _____ \$¹

JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :

J'offre _____ cartes-repas à 6 \$ chacune = _____ \$¹

Vous voulez les distribuer vous-même ? Cochez ici :

TOTAL DE MA CONTRIBUTION : _____ \$¹

DONS + CARTES-REPAS

JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :

Je m'abonne pour une période de :

12 mois, **24 numéros** (124,18 \$ avec taxes)

6 mois, **12 numéros** (62,09 \$ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) : _____

IDENTIFICATION Mme M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : _____

Courriel : _____

Téléphone : (_____) _____

MODE DE PAIEMENT

Chèque au nom du Groupe communautaire L'Itinéraire

Visa MasterCard

N° de la carte : | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |

Expiration _____ / _____
(Mois) (Année) **Signature** du titulaire de la carte

Postez votre coupon-réponse au Groupe communautaire L'Itinéraire
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3^e étage, Montréal (Québec) H2K 2H9

L'ITINÉRAIRE

¹ Pour respecter l'écologie et réduire ses frais postaux, L'Itinéraire envoie le reçu d'impôt une seule fois par année, au début de janvier suivant le don.

Vous pouvez faire un don directement en ligne
sur notre site www.itineraire.ca

N° de charité de l'organisme : 13648 4219 RR0001

Ske :kon, Kuei, Kwe, Wachiyah, Boozhoo, Bonjour

C'est avec un grand plaisir que je vous présente, en tant que rédactrice en chef invitée, cette édition spéciale « Être femme autochtone ».

Ce n'est pas tous les jours que la direction d'une revue que l'on apprécie vous offre de travailler avec son équipe. Je n'ai donc pas voulu rater cette occasion de vous présenter un des sujets qui me tient le plus à cœur : nous, les femmes autochtones de tous les horizons.

Je suis arrivée à Montréal il y a cinq ans, dans l'intention de rejoindre *Idle No More*, le mouvement pancanadien autochtone de réaffirmation identitaire. Joindre les manifestations monstres dans les rues, en observant celles dans plusieurs autres grandes villes du pays, a été une des pierres sur laquelle j'ai appuyé mon existence. L'île de Montréal étant à mes yeux une grande plaque tournante, un carrefour de rencontres et de projets cosmopolites, j'ai voulu embrasser dès le départ toute cette diversité et surtout faire, moi aussi, partie de notre éveil.

Ce que j'y ai découvert a été la dernière chose à laquelle je m'attendais : la femme autochtone.

J'ai appris que les fondatrices de la branche québécoise d'*Idle No More* étaient Anishnabekwe et Innu-ishkueu, alors que celles qui ont créé le mouvement sont issues de diverses nations autochtones. Puis j'ai découvert Theresa Spence, celle qui a fait connaître le nom du mouvement dans les médias et au Parlement. À l'époque cheffe d'Attawapiskat, elle a mené une grève de la faim de 44 jours sur l'île Victoria à Ottawa pour forcer les dirigeants canadiens à rencontrer l'Assemblée des Premières Nations du Canada.

Pourquoi ? Pour discuter de pénuries de logement dans les communautés autochtones, de sous-financement des écoles primaires et secondaires, de manque de ressources matérielles et humaines mais surtout, de l'épidémie de suicides chez les jeunes. Enfin, j'ai entendu pour la première fois le nom d'un phénomène que je connaissais, mais que je n'avais jamais nommé ainsi : le féminicide. Toutes ces femmes autochtones disparues dans les dernières décennies, sans jamais qu'elles ne soient retrouvées. Et toutes celles qui ont succombé à des violences qui leur ont été infligées. Être femme autochtone au Canada est dix fois plus dangereux que parmi tous autres peuples au pays.

Instinct de survie

J'ai compris avec les années d'où provenait ce mouvement : du fin fond de nos ventres. J'ai appris dans les dernières années qui j'étais en tant qu'Innu, et qui étaient les femmes des autres Premières

Nations. J'ai compris surtout que ce qui nous animait depuis 2012 était un instinct de survie. Un instinct qui nous demande d'agir, parce que quelque chose est en train de se perdre, et que la survie du peuple en dépend. J'ai appris que lorsque nous avons à cœur nos peuples et nos cultures, nous devenons des forces insurmontables.

Dans les dernières années, nous avons réappris au cours d'*Idle No More*, que la femme autochtone est en train de reprendre son rôle traditionnel dans la société : celle de créatrice, de guide, de pilier de l'éducation. Marchant partout au pays à contre-courant dans une société aux fondements colonialistes et paternalistes, nous avançons, et nous n'avons même plus peur de l'avenir. Nous travaillons très fort à donner des visions d'avenir à nos enfants et nos jeunes, et surtout pour assurer la transmission des savoirs d'hier et d'aujourd'hui.

Cette résilience, c'est celle que je souhaitais que *L'itinéraire* vous montre. J'ai voulu que nous allions à la rencontre de ces femmes qui façonnent présentement la place des Premières Nations en milieu urbain. J'ai fait la connaissance de nombreuses femmes autochtones dynamiques et déterminées au cours des dernières années à Montréal. On ne parle que rarement d'elles. Avec la Commission d'enquête nationale sur les femmes autochtones disparues et assassinées, qui dans la dernière année a eu plus d'attention médiatique que les femmes autochtones disparues et assassinées elles-mêmes, il est temps d'en apprendre aussi sur les femmes vivantes qui changent leur environnement au quotidien.

Elles contribuent à bâtir jour après jour ce nouvel espace pour nos peuples dans la société québécoise et canadienne. Elles développent une nouvelle pensée des femmes dans le monde contemporain. Elles ont en elles certains éléments qui manquent désormais à notre société et qu'elles peuvent lui apporter : la conscience du passé et du futur, le sens du sacré, la philosophie et la connaissance de l'environnement, le mouvement de transmission des savoirs, le besoin de protection et de sauvegarde du patrimoine culturel matériel et immatériel de nos nations.

Il est temps d'apprendre à connaître les femmes autochtones.

*Près du son des chevaux et du vent
Quand, assise sur ses genoux dans une tente de toile
Elle te nourrissait de banique, de thé
Et de syllabes*

Marilyn Dumont



4 questions à Jennifer O'Bomsawin



PHOTO : RADIO-CANADA

Choisie pour participer au Programme de stages professionnels pour autochtones de Radio-Canada, mené en collaboration avec le Conseil en éducation des Premières Nations, Jennifer O'Bomsawin travaille depuis le mois de septembre dernier au sein de la rédaction d'ICI Mauricie/Centre-du-Québec. Elle revient sur son attachement à sa culture et l'importance qu'elle y accorde dans ses activités professionnelles.

1 Vous faites partie de la communauté de Wendake et habitez à Odanak. Avant d'être journaliste, vous avez été engagée en tant que porte-parole substitut pour le Réseau jeunesse. Jusqu'à quel point vos origines sont importantes dans l'ensemble de ces activités ?

Mes origines me définissent, me distinguent et font mon unicité. Elles sont primordiales. Même au-delà de mes activités professionnelles, elles sont importantes dans ma vie de tous les jours. C'est avec elles que je me présente aux autres. Dans le cadre spécifique de mon travail, elles me permettent d'aborder plus de thématiques autochtones que ce que faisait Radio-Canada avant. Aujourd'hui, c'est rendu un peu plus « normal » d'avoir des journalistes d'autres origines, autochtones ou autres. C'est essentiel pour moi de connaître mes origines et mon identité puisque cette connaissance me guide dans mes activités professionnelles et personnelles. Je crois aussi que c'est grâce à mes origines que je suis arrivée là où je suis aujourd'hui, dans le sens où elles m'ont permis d'être résiliente et de « défoncer » des portes pour permettre aux plus jeunes d'avoir accès à tout ce qu'ils veulent, leur montrer que tous les rêves peuvent se réaliser. Je crois que le rôle de ma génération est justement de leur permettre d'accéder à des nouvelles sphères qu'ils n'auraient jamais imaginées auparavant.

2 Qu'avez-vous traversé comme difficultés pour dire que vous avez dû « défoncer » des portes ?

Avoir un travail en tant que journaliste n'est pas si simple. Exception faite du Réseau de télévision des peuples autochtones (APTN), il n'y avait plus aucun journaliste francophone autochtone à Radio-Canada bien qu'il y a eu quelques personnes qui ont ouvert la voie avant nous. Cette absence était aberrante d'autant plus que les médias sont censés représenter toute la société canadienne et que les Autochtones étaient absents. Dans ce domaine-là, je crois aussi qu'avoir trois journalistes stagiaires qui ont des origines autochtones permet d'avoir des points de vue et des sujets différents. C'est pour cette raison que l'on « défonce » les portes. Il faut se rendre compte que cette opportunité n'aurait jamais existé si on remonte cinquante ans en arrière. Ce programme de stages permet de voir une diversité plus importante devant et derrière la caméra. Trop souvent, on parle des Autochtones dans une perspective de les « inclure », de « leur faire une place », en somme « de les mettre à part ». Mais dans la réalité, nous sommes tous un dans la même société. Et l'espace médiatique doit représenter l'ensemble de la société canadienne. Je pense que les médias ont encore beaucoup de travail à faire pour être représentatifs de la réalité. S'il est vrai que cela s'est beaucoup amélioré dans les dernières années notamment avec le travail de l'APTN, il faut rappeler que c'est un réseau en majorité anglophone. Or, les communautés francophones sont aussi nombreuses et méritent elles aussi d'être représentées. Elles méritent un espace qui n'est pas juste « à part ». Qu'ils soient journalistes, avocats ou médecins, il faut se rendre compte qu'en 2017, il n'y a plus vraiment de limites. C'est d'ailleurs pour cela que ma génération est appelée « la génération forte » parce qu'elle prend sa place et part explorer les côtés inexplorés pour créer une nouvelle société. Nous sommes en plein changement, et c'est

en ce sens que je trouve essentiel d'avoir des personnes de toutes origines dans chaque domaine qui deviennent des modèles encore une fois pour donner des repères aux plus jeunes.

3 N'est-ce pas un peu contradictoire de prôner l'inclusion quand la discrimination positive et la politique des quotas est encore appliquée ?

Oui, en quelque sorte, et c'est vrai que nous nous sommes questionnés sur ce point-là avec les autres stagiaires. On s'est dit qu'encore une fois, nous sommes « intégrés » à une place spécialisée, à un espace précis. Comme si finalement nous étions incapables de percer autrement ce marché. Mais d'un autre côté, il ne faut pas toujours être négatif puisque la politique des quotas oblige à recruter des professionnels de tous les horizons. S'il est vrai que ce n'est pas toujours parfait, j'aime mieux cela que de ne rien avoir. Je ne suis pas une journaliste stagiaire autochtone, je suis une journaliste stagiaire point. Mes origines ne feront que bonifier les sujets traités, c'est un échange réciproque. À l'inverse, si on avait un journaliste noir, est-ce que l'on préciserait toujours sa couleur de peau à l'écran ? Alors pourquoi le fait-on pour les communautés autochtones ? Normalement, je ne devrais pas être toujours obligée de le préciser...

4 Faut-il avoir des origines autochtones pour comprendre les problématiques autochtones ?

Pour les comprendre non, mais pour s'identifier oui. Aujourd'hui, nous sommes en train de nous questionner sur le concept de citoyenneté autochtone, nous cherchons à comprendre si c'est quelque chose d'inclusif ou exclusif. Justement, on encourage le monde à comprendre les problématiques autochtones parce qu'en tant qu'être humain, je crois que nous devons comprendre les enjeux internationaux quels que soient les pays et les nations concernés pour être capables d'avoir une pensée beaucoup plus inclusive. C'est important de travailler ensemble à réparer les injustices. Et tout cela ne se fera pas juste avec les peuples autochtones. Si plus de Québécois ou Canadiens à l'extérieur des communautés comprennent les problématiques autochtones et essayent de travailler avec nous pour les régler, je crois que l'on aura gagné notre cause. Ce qu'on leur demande c'est justement d'être sensibilisés et de comprendre nos problématiques. ■



**L'UNIQUE
CAFÉ AUTOCHTONE
À MONTRÉAL !**

**THE ONLY
INDIGENOUS CAFÉ
IN MONTRÉAL !**

PHOTO : LM SAVARD

**Favoriser la mixité sociale
et l'autonomisation des
Autochtones par un projet
d'économie sociale.**

**Promoting social diversity and
the empowerment of Indigenous
peoples through a social
economy project.**

Avec le soutien de
Ville-Marie
Montréal 

**L'ITI
NÉ
RAI
RE**



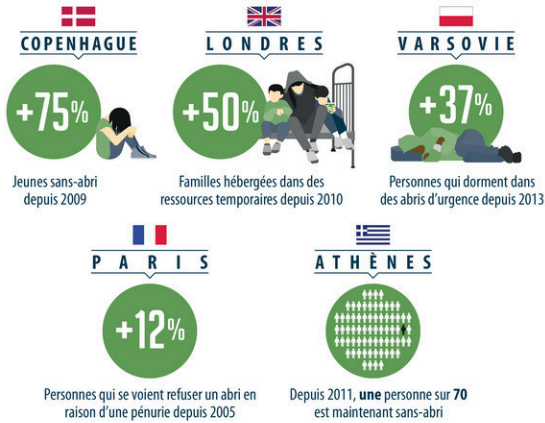
f @caferhousemtl

🐦 @caferoundhouse

📷 @caferoundhouse

DANS LES CAPITALES EUROPÉENNES

L'itinérance progresse partout en Europe. Des millions de personnes sont laissées de côté par des politiques publiques inadéquates. L'Union européenne a un rôle crucial dans la recherche de solutions.



SOURCE : BE FAIR EUROPE - STAND UP FOR HOMELESS PEOPLE

EUROPE | L'itinérance explose en Europe

L'itinérance augmente dans presque tous les pays d'Europe, constate l'organisation de logement de l'Union européenne, la FEANTSA. « La pauvreté relative diminue en Europe, mais l'extrême pauvreté - et notamment l'itinérance - augmente et monte très vite, explique le directeur de l'organisme, Freek Spinnewijn. Il y a urgence et il faut agir. » Le rapport de la FEANSTA, rédigé en collaboration avec la Fondation de l'abbé Pierre, compile une série d'études nationales qui illustrent l'ampleur de l'exclusion en matière de logement. Par exemple, le nombre de sans-abri en Allemagne a augmenté de 35 % en deux ans. En Autriche, la hausse est de 28 % en six ans. Au Royaume-Uni, le nombre de personnes qui dorment à la belle étoile a augmenté de 7 % entre 2015 et 2016. L'Espagne a connu une augmentation de l'itinérance de 5 % en sept ans, tandis que l'Italie enregistre une hausse de 6 % en six ans. « Nous voulons que l'Union européenne (UE) défende les droits des sans-abri, a expliqué M. Spinnewijn. L'itinérance n'est pas actuellement considérée comme une violation des droits fondamentaux. L'agence des droits fondamentaux de l'UE pourrait bien un jour s'en mêler. » Récemment, le Parlement européen a d'ailleurs appelé les États membres à accorder à tous le droit à un logement convenable. À travers l'Union européenne, les dépenses de logement atteignent 42,5 % du revenu disponible des ménages pauvres. Dans pratiquement tous les pays, l'itinérance est donc en hausse, à l'exception de la Finlande qui a réduit le nombre de sans-abri de 10 % entre 2013 et 2016. La Finlande a choisi d'investir dans un audacieux programme appelé « Housing First », qui fournit aux personnes un logement dès que possible et qui les soutient par la suite. Le pays a investi énormément dans le logement social et les allocations pour aider les personnes à payer leur logement. La libre circulation à l'intérieur de l'Union européenne et l'arrivée massive de réfugiés posent toutefois de nouveaux défis. La Finlande maintient toujours une politique d'immigration assez restrictive. Celle-ci a créé une nouvelle classe de migrants sans papier et, ainsi, de nouvelles formes d'itinérance. Il reste à voir si le gouvernement rendra le logement accessible à ces nouveaux arrivants sans nécessairement exiger qu'ils acquièrent d'abord la citoyenneté. (INSP)

VENEZUELA | Manifestations « artistiques »

Opposés au président Nicolas Maduro, les manifestants vénézuéliens font de leurs protestations une performance artistique, tout en s'inspirant d'un documentaire de Netflix. À l'image de la révolte de l'Ukraine en 2013-2014, les jeunes manifestants vénézuéliens enfilent des boucliers de type « Viking » dans leurs affrontements avec les forces de sécurité et regardent avec impatience un film sur le soulèvement de Kiev. Les ennemis du président Maduro tiennent d'ailleurs des projections publiques du documentaire *Winter on Fire* de Netflix sur l'impasse de trois mois en Ukraine qui a entraîné 100 morts et le départ du président Viktor Yanoukovitch. Dans les manifestations au Venezuela, où plus de 75 personnes sont mortes depuis avril, les jeunes portent des boucliers artisanaux colorés et décorés comme ceux de Kiev. Alors que les manifestants disent se battre contre le producteur de pétrole de l'Amérique du Sud, « Maduro les accuse de fomenter un coup d'état violent avec le soutien des États-Unis ». (Reuters/INSP)



L'itinéraire est membre du *International Network of Street Papers* (Réseau International des Journaux de Rue - INSP). Le réseau apporte son soutien à près de 120 journaux de rue dans 35 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez www.street-papers.org.



TRADUCTION : LAURENT SOUMIS

ÊTRE FEMME AUTOCHTONE

Au cours des dernières années dans la métropole, j'ai constaté qu'un grand nombre de femmes de différentes nations se retrouvent aujourd'hui au cœur des organismes communautaires ou des regroupements en milieu autochtone les plus connus à Montréal. Leur implication est manifeste.

À Montréal, la démographie autochtone est croissante, due à une foule de raisons : migration massive des jeunes Autochtones vers la ville, mus par une pénurie de logements dans leurs communautés, une volonté d'améliorer leurs conditions de vie, un besoin de nourrir leurs addictions ou parce qu'ils sont simplement animés par des grands rêves d'avenir.

Les besoins de la population autochtone urbaine sont également en croissance.

Phénomène relativement nouveau, les besoins d'accompagnement en milieu urbain, d'aide aux études, de création d'espaces de sécurité culturelle augmentent et deviennent de plus grands et plus urgents. Heureusement, au cours des dernières années, de nombreuses femmes autochtones ont créé ou sont aux commandes de divers projets dans la ville pour permettre à leurs consœurs et confrères de trouver assurance et soutien.

Dans le dossier qui suit, nous allons à la rencontre de quelques-unes de ces femmes impliquées à Montréal, qui partagent leurs philosophies de vie, leur engagement dans la communauté urbaine et découvrons leur don de soi.

Natasha Kanapé Fontaine

Les Premières Nations du Québec

LES 11 NATIONS

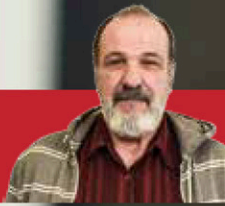
- ABÉNAQUIS
- ALGONQUINS
- ATTIKAMEKS
- CRIS
- HURONS-WENDATS
- INNUS (MONTAGNAIS)
- MALÉCITES
- MICMACS
- MOHAWKS
- NASKAPIS
- INUITS



Sources :

Ministère des Affaires autochtones et du développement du Nord canadien, Registre des Indiens, 31 décembre 2015.

Ministère de la Santé et des Services sociaux du Québec, Registres des bénéficiaires cris, inuits et naskapis de la Convention de la Baie-James et du Nord québécois et de la Convention du Nord-Est québécois, 31 décembre 2015.



Autochtones et gens de la rue

Deux « communautés » qui partagent une même sensibilité

Cela devait être une entrevue sans nuage avec la présidente des Femmes autochtones du Québec, Viviane Michel, pour ce numéro spécial sur les femmes autochtones. Mais un bogue électronique a détruit l'enregistrement de 40 minutes, rendant sa publication impossible.

Afin de ne pas gaspiller le temps si précieux de cette militante des droits des femmes autochtones, je désire faire amende honorable. Voici donc une chronique au sujet des réflexions profondes qu'a suscitées la conversation téléphonique avec cette femme d'exception.

Lorsqu'elle parle d'elle-même ou des autres femmes, c'est très senti et résolument pour la cause. Tout vient des tripes et du cœur chez elle. Bien que souvent empreint d'émotion, le langage est toujours clair, précis, et les idées sont bien enchaînées.

Métisse, née d'un père blanc et d'une mère autochtone, elle est fière de l'ouverture d'esprit que ses parents lui ont apportée. Elle a vécu et travaillé auprès de ses sœurs autochtones et métisses, en ville, où ces femmes cherchent souvent à échapper au cycle de la violence de leur lieu d'origine. Aussi, elle connaît bien l'itinérance des siennes dans les réserves, qu'elle appelle les « communautés » (et moi aussi dorénavant). Là-bas, elles vivent souvent chez l'un et chez l'autre, victimes de toutes sortes d'abus.

La militante n'a pas une mentalité de victime. Elle décrit avec enthousiasme l'avancée des femmes autochtones dans tous les domaines, contre vents et marées. Elle se réjouit que les femmes des communautés autochtones comptent pour 40 % des élus aux conseils de bande.

Elle salue le fait que ses sœurs soient retournées aux études. Plus de femmes travaillent et sont autonomes. Dans plusieurs domaines, notamment l'éducation, elles dépassent même les hommes. Mais elle souligne que, dans leur communauté, il n'y a pas de compétition à ce niveau, il y a plutôt de la complémentarité.

C'est en écoutant Viviane Michel parler de son peuple et de ses diverses communautés que j'ai réalisé tout ce qu'ont dû faire

les Autochtones partout dans le monde depuis l'époque de la colonisation.

Ils ont lutté fort pour survivre, pour sauver leur culture, leur religion, leur langue, leurs territoires (si peu), et garder une identité et une dignité toujours prises à partie par l'envahisseur et ses descendants.

Crise d'identité

C'est là que je fais un lien avec mon vécu dans la rue et mon expérience pour m'en sortir. Ce qui m'a amené à la rue, c'est une crise d'identité non résolue, et une perte de dignité conséquente, amplifiée par une indigence extrême.

À l'instar de Viviane Michel, j'ai milité toute ma vie pour les droits fondamentaux et sociaux des plus démunis de notre société. Mais la comparaison s'arrête là.

Mme Michel semble donner un sens plus poussé, plus moderne au mot « communauté ». Cela dépasse même la notion de « peuple » et de « nation ». Pour elle, une communauté, c'est un groupe de personnes qui se reconnaissent, sur un territoire donné, une affinité identitaire singulière, que ce soit en région ou en ville.

Dans mon cas, « ma » communauté, c'est celle des gens de la rue. À Saint-Jérôme où j'habite, on s'est regroupé. Nous sommes un groupe de citoyens et citoyennes de toutes origines avec des difficultés sérieuses de toutes sortes, à un point tel que nous sommes à la rue ou à risque de l'être.

Plusieurs d'entre nous sont sans domicile fixe, isolés. Pour d'autres, la rue est le seul lieu de socialisation. On se réunit d'abord pour partager nos joies et nos peines, pour sortir de l'isolement, pour réfléchir à notre réalité commune. On se permet de rêver, puis de réfléchir, d'avoir des projets et de les réaliser.

Je comprends mieux aujourd'hui que ce qui m'a mené à la rue, c'est une perte d'identité et de dignité due à la colonisation de mon esprit par des exploiters en position de force durant ma jeunesse. C'est un mal que connaissent bien les Autochtones. Un mal que comprennent aussi très bien les gens de la rue. ■

Femmes autochtones

Testez vos connaissances

La plupart des Québécois méconnaissent la réalité des femmes autochtones. Si certaines statistiques témoignent encore des difficultés rencontrées, d'autres inspirent de l'espoir pour des jours meilleurs. Voici un petit quiz pour tester vos connaissances sur les réalités féminines autochtones.

- 1 Le Québec compte 71 710 femmes qui ont une identité autochtone. Quelle proportion représentent-elles de la population féminine totale de la province ?
A Environ 1 % B Environ 2 % C Environ 3 %
- 2 De 2006 à 2011, la population féminine autochtone a augmenté six fois plus rapidement que la population féminine non autochtone. Quelle est l'ampleur de cette croissance ?
A Environ 40 % B Environ 30 % C Environ 20 %
- 3 L'espérance de vie des femmes des Premières Nations reste inférieure à celle des autres Québécoises. Combien d'années de moins risquent-elles de vivre ?
A Dix ans B Six ans C Quatre ans
- 4 Les femmes autochtones ont plus d'enfants que les Canadiennes. Combien d'enfants ont-elles en moyenne ?
A 1,7 enfant B 2,4 enfants C 4,3 enfants
- 5 Les Québécoises ont obtenu le droit de vote aux élections provinciales en 1940. En quelle année les femmes autochtones ont-elles finalement gagné le droit de participer à l'élection de l'Assemblée nationale ?
A 1955 B 1962 C 1969
- 6 La Huronne-Wendat Jocelyne Gros-Louis fut la première Autochtone élue grande chef de l'une des 11 nations. En quelle année ?
A 1992 B 2004 C 2013
- 7 Près de deux tiers des Québécoises ont fait des études postsecondaires. Quelle est la proportion chez les femmes autochtones ?
A La moitié B Le tiers C Le quart
- 8 Au Québec, moins de 15 % des familles ont plus de trois enfants. Quelle est la proportion des familles autochtones ?
A 20 % B 28 % C 32 %
- 9 Environ 28 % des familles québécoises sont monoparentales. Quelle est la proportion parmi les familles autochtones ?
A Le quart B Le tiers C La moitié
- 10 Les femmes autochtones représentent un peu plus de 4 % de la population féminine canadienne mais ont plus de risques d'être assassinées. Quel pourcentage des victimes féminines représentent-elles à l'échelle du pays ?
A 16 % B 19 % C 21 %

SOURCE : Données compilées par le Conseil de statut de la femme publiées dans À la rencontre des femmes autochtones du Québec, 2016. Réponses à la page 45

PUBLICITÉ

MONTRÉAL, MÉTROPOLE DE LA RÉCONCILIATION

John Cree, aîné de Kanehsatà:ke, lors de l'inauguration du nom du parc Tiohtià:ke Otsira'kèhne, sur le mont Royal (10 juin 2017).

Photo : Frédérique Ménard-Aubin



Attachement au territoire

La femme, pilier de la communauté

PAR ALEXANDRA GUELLIL

Première femme atikamekw à avoir obtenu un doctorat, Suzy Basile s'est intéressée au rôle des femmes de sa communauté sur le territoire, leur place dans la gouvernance, leurs perceptions sur l'état du territoire ainsi que leurs préoccupations face aux savoirs qui s'y rattachent. Sa recherche révèle l'importance de garantir une place aux femmes dans les mécanismes décisionnels afin que s'atténue le sentiment d'insécurité territoriale et culturelle.

La notion de territoire est primordiale dans les communautés autochtones. Comment explique-t-on cette importance ?

Les personnes non autochtones ou allochtones comprennent assez rarement cette relation avec le territoire. Et quand les Autochtones parlent beaucoup de ce lien, ils demeurent mal compris. Si on peut se permettre quelques généralités, pour les peuples autochtones d'ici comme ceux à travers le monde, le lien privilégié au territoire est issu d'une vision, d'une relation continue et inclusive. En d'autres termes, tous les éléments de l'univers sont un et sont situés sur le même piédestal. Par exemple, il n'y a pas de relation de supériorité ou d'infériorité entre l'Homme et la nature, ou entre l'Homme et les animaux. En contexte autochtone, on parlera plutôt d'une vision holistique et, au-delà d'une appartenance, on parlera même d'une sorte de symbiose avec tous les éléments de la nature. Cette vision veut aussi expliquer que tout ce que l'on fait aujourd'hui aura une incidence sur les six prochaines générations. On n'hérite pas de la

terre de nos aïeux, on l'emprunte à nos enfants. C'est une prophétie bien connue que l'on peut internationaliser chez plusieurs peuples autochtones à travers le monde.

Cet attachement au territoire a-t-il un lien avec le besoin de survie de l'espèce humaine ?

J'aurais tendance à penser que oui, sachant que, si l'on détruit quelque chose ou qu'on ne le protège pas, on ne pourra plus y avoir accès. Et si c'est le cas pour nous aujourd'hui, ce sera inévitablement le cas des prochaines générations. Dans une logique simple, on pourrait dire que cette vision garantit la survie des prochaines générations. Aussi, il est certainement possible de la comprendre par le fait que pendant des millénaires, les peuples autochtones ont vécu et survécu grâce au respect, au lien et à l'usage des ressources de la nature. On peut même parler d'eux en disant que ce sont les réels fondateurs de la notion de développement durable, puisque leurs valeurs sont bien au-dessus de celles posées par le rapport Brundtland de 1987. Cette relation privilégiée vient d'ailleurs de cet état de fait, mais aussi de l'ensemble des connaissances que les peuples autochtones ont de leur environnement, de leur univers, de leur « coin de pays » si vous voulez.

Votre thèse s'attachait d'ailleurs à démontrer que ces connaissances du territoire étaient différentes en fonction du genre. Quelles en sont les raisons ?

Il existe un univers de connaissances qui appartient aux femmes. C'est souvent cet univers-ci qui a été malmené et oublié par l'histoire. À travers l'ensemble des recherches qui ont été faites qui peuvent, là aussi, s'internationaliser, on sait que les femmes ont été très peu sollicitées. Dans certains cas, on ignorait même leur présence et leur parole. Quand certains chercheurs ont commencé à s'intéresser à l'univers féminin, on s'est rendu compte qu'il y avait des informations ▶

« On dit souvent que le territoire ne nous appartient pas, mais plutôt que c'est nous qui lui appartenons. Je crois que c'est la phrase qui représente bien cette philosophie. »

différentes de celles des hommes, voire très spécialisées. Un des grands soucis des femmes autochtones avec qui j'ai travaillé était lié à la transmission des connaissances et savoirs autochtones.

Précisément, quelles sont les particularités des femmes atikamekws quant à l'attachement au territoire ?

Les femmes ont un savoir particulier. L'une des conclusions que j'ai pu faire a été de me rendre compte que celles qui étaient plus âgées racontaient leur parcours sur le territoire par les accouchements et grossesses qu'elles ont eus. Pour elles, il s'agissait de marqueurs spatio-temporels. Jusque dans les années 60 à 70, plusieurs familles atikamekws étaient nomades ou semi-nomades. S'ajoute à cela les nombreuses pressions politiques et gouvernementales qui faisaient en sorte qu'elles n'accouchaient pas forcément à l'hôpital. Plusieurs des femmes que j'ai rencontrées ont exprimé cet attachement par de la peine en voyant l'état du territoire, notamment avec la destruction de la forêt ou la contamination des sources d'eau potable.

L'eau serait donc le lien clé pour comprendre cet attachement ?

Oui, puisque c'est l'eau potable qui leur permet de pratiquer la médecine traditionnelle avec les plantes médicinales et toutes sortes d'autres éléments de la nature. On a beau avoir les meilleures plantes, si on n'a pas l'eau qui va avec, la médecine ne fonctionnera pas. Et c'est un univers qui appartient principalement aux femmes même si certains hommes l'ont intégré. En second lieu, il y a les inondations provoquées par certains barrages qui ont eu des impacts considérables sur la vie des femmes. Plusieurs ont raconté avoir perdu des lieux significatifs et précieux.

« La voix des hommes autochtones a souvent été utilisée pour généraliser l'ensemble des pensées ou des actions de tout un peuple. »

Quelle a été la perception des femmes lorsqu'elles ont vu d'autres personnes s'installer sur leur territoire ?

Beaucoup d'entre elles l'ont très mal vécu puisque cette installation s'est souvent faite sans consultation. Elles ont vu des chalets se construire sur des territoires ancestraux. Elles se sont retrouvées dans des situations où elles devaient justifier leur présence à des non-autochtones qui n'étaient évidemment pas contents de les retrouver là.

Par qui la transmission culturelle est-elle traditionnellement assurée ?

C'est principalement les femmes qui l'assurent. Cela ne signifie pas forcément que les hommes ne font rien dans ce domaine, mais simplement que ce sont elles qui en ont principalement la responsabilité. Leur grand souci est d'ailleurs basé sur le fait que dans les communautés, les femmes sont un pilier important de la structure familiale et sociale. On s'est empressé d'éteindre ce rôle avec la colonisation étant donné que nous avons une vision très arrêtée de ce qu'elles devaient être dans la communauté. Bien évidemment, les colons, l'Église et les autorités s'en sont mêlés jusqu'à effacer complètement le rôle important que les femmes jouaient à cette époque. Si on prend l'exemple des Iroquoiens, les femmes avaient le pouvoir d'instituer et de destituer les chefs, de déterminer si la nation partait ou non en guerre, et prenaient les grandes décisions dans les moments charnières de l'année où les groupes devaient se déplacer pour s'installer ailleurs selon les saisons. Pour ce qui est des

« C'était inconcevable pour les autorités de l'époque que des femmes prennent des décisions, soient consultées ou aient leur mot à dire. »

femmes atikamekws, elles ont su trouver des stratégies d'adaptation à la suite de cette effacement. En réalité, c'est grâce à leur attachement si profond à leurs savoirs, leurs langues et leurs connaissances que l'extinction culturelle n'a pas eu lieu.

Que faudrait-il faire pour qu'elles reprennent leur place ?

L'important n'est pas tant de revenir à ce qu'il se passait en 1492, mais il serait important de travailler à restituer le droit de parole et la prise de décision en incluant les femmes. Il ne faut pas oublier qu'il y a moins de 50 à 60 ans, il leur était interdit de participer à un rassemblement dans leur communauté. Elles n'avaient pas le droit de vote et ne pouvaient pas tout de façon se présenter aux élections de leurs propres autorités locales. Cela signifie qu'officiellement, elles n'avaient aucun leadership. Oui, c'est vrai que certaines choses ont changé en 1961, avec la suppression de la Loi sur les Indiens, mais ce n'est pas en deux ou trois générations que l'on pourra inciter les femmes à reprendre leur place. Cela dit, je crois que l'on devrait les écouter réellement et prendre en compte leur avis. Il faudrait, par exemple, leur faire une place dans les structures locales.

Dans une famille, quels sont les rôles respectifs de la mère et de la grand-mère ?

Si une femme décide de faire une pause dans ses études ou sa carrière pour avoir un enfant, c'est un choix très valorisé dans la plupart des communautés. Ce qui ne les empêche pas de retourner aux études ou de reprendre leur carrière par la suite. C'est d'ailleurs ce qui explique que les femmes terminent généralement leurs études plus tard. Quant au rôle des grands-mères, il est primordial. Bien que les aînés soient en nombre minime comparé aux jeunes enfants et que l'on ne détermine pas précisément d'âge pour le devenir, elles ont un rôle de conseillères et d'éducatrices. Peu importe la manifestation politique, sociale ou culturelle, les aînés seront toujours présents.

« Quand un jeune décide de quitter sa communauté pour reprendre ses études, il ne quitte pas que sa communauté, il quitte tout un réseau et une structure sociale. »

On parle souvent de ce que l'on appelle l'espace culturel de sécurité. Comment peut-on définir ce concept pour les communautés autochtones d'ici ?

J'ai inévitablement dû m'intéresser à ce concept pendant mes recherches. En bref, cela signifie que les individus ressentent une grande perte, comme un mal du pays, tout en étant chez eux. Cela est dû au changement de leur environnement immédiat et aussi parce qu'ils réalisent qu'ils ne peuvent rien faire pour améliorer la situation. Lorsque les femmes atikamekws en parlaient, j'ai senti une réelle insécurité territoriale dans leur propos. Par exemple, elles réalisaient qu'un lac d'avant était devenu un réservoir tandis qu'une forêt avait disparu. Et ce qu'elles vivaient mal, c'était le fait de ne pouvoir rien faire face à cette destruction. ■

« Avec Idle No More, il a fallu que l'on fasse de l'éducation culturelle parce qu'on savait qu'il y avait des autochtones au Québec et au Canada, mais on ignorait tout d'eux »



Mélissa Mollen-Dupuis

La culture comme point d'ancrage

PAR ALEXANDRA GUELLIL

Innue d'Ekuanitshit (Mingan), une communauté située sur la Côte-Nord, Mélissa Mollen-Dupuis est maman de deux enfants. Récemment, la militante a été nommée « ambassadrice de conscience » par Amnesty Internationale pour saluer son implication dans *Idle No More*, un mouvement visant à faire reconnaître les droits des peuples autochtones au Canada. Elle se confie sur l'importance de la culture dans sa famille.

Alors qu'il a à peine deux mois, Elias fait le bonheur de ses parents et de sa sœur aînée, Thalia, âgée de 22 mois. Tout sourire, le nourrisson vient de se réveiller tandis que sa mère termine tout juste de lui préparer son lait. « Avoir des enfants, c'est comme essayer de retenir du sable dans ses mains », partage-t-elle.

Cette phrase lui a été confiée par sa sœur au décès de leur père pour lui montrer à quel point le temps et la vie pouvaient parfois être incontrôlables, et l'importance de fuir l'emprisonnement culturel. « Il y a des choses que je vais pouvoir partager aux enfants, mais ce sera à eux de choisir ce qu'ils garderont. C'est ce que mes parents ont fait avec moi : si mon père n'avait pas autant aimé la culture de ma mère et sa propre culture, je ne me serais pas autant attachée aux deux identités », partage-t-elle.

Mélissa Mollen-Dupuis est métisse : son père était Québécois et sa mère est Innue. Elle est devenue militante grâce à son éducation et à ses intérêts prononcés pour l'histoire, la politique et la culture. Son identité, elle l'a construite à force de recherches et d'apprentissages. Aujourd'hui, elle consacre une bonne partie de ses activités à vulgariser pour le grand public les notions et les effets du colonialisme, parce que dit-elle, « l'éducation culturelle est primordiale ».

Exister autrement

À force d'acharnement, son engagement social et culturel a semé des premières graines. Avant que le mouvement *Idle No More* ne prenne autant d'importance, il était difficile d'entendre parler des cultures autochtones, notamment dans les médias. « J'ai vu dernièrement un reportage de Charles Buckell-Robertson à Radio-Canada sur la façon de prononcer *Mashteuiatsh*. Quand je l'ai vu, je me suis dit que tout ce que j'ai fait avec *Idle No More*, c'était pour avoir ce type de topos. Ça fait un bien fou de voir que de telles choses commencent à se faire », assure-t-elle.

Avec l'arrivée des enfants, Mélissa Mollen-Dupuis et son mari se sont questionnés sur ce qu'ils leur transmettront comme culture. Avec une touchante sincérité, elle dit souhaiter que ses enfants ne se questionnent pas sur leur identité, comme elle a pu le faire à maintes reprises lorsqu'elle était adolescente. « Je suis très contente d'être militante, mais ce n'est pas une vie que je veux transmettre à mes enfants. Je veux qu'ils deviennent enseignants, médecins ou astronautes... Je veux qu'ils fassent autre chose que demander de l'attention des autres ou que se remettre en question à cause de ce qu'ils diront d'eux. Je veux que lorsqu'ils allument la radio ou la télévision, ils se reconnaissent. Je veux qu'ils puissent exister en tant que citoyens », ajoute-t-elle en portant un regard affectueux sur son fils.

Statut d'Indien

Mélissa Mollen-Dupuis s'identifie aujourd'hui davantage comme une femme innue. « J'ai été élevée dans les réserves avec ma communauté. La famille de mon père, c'était la famille que l'on voyait pendant les vacances », raconte-t-elle. Son adolescence a été parsemée de nombreux questionnements identitaires dus notamment à son métissage. ▶

« Il y a quelque temps, le fait d'être Autochtone au Canada, c'était comme être Noir aux États-Unis », ironise-t-elle. Ce qu'elle veut dire, c'est que les lois du système colonial étaient si pesantes et ancrées dans les mentalités qu'elles allaient jusqu'à définir clairement l'identité profonde de chaque individu.

À cette époque, c'était la Loi sur les Indiens qui établissait, à l'aide de pourcentages sanguins, les origines des membres d'une communauté. Cela se faisait par l'entremise d'une définition paternaliste et assimilationniste de l'identité. Adoptée en 1876, la Loi sur les Indiens attribuait donc le statut d'Indien aux hommes de sang autochtone appartenant à une bande particulière, à leurs enfants et aux femmes qui étaient ou avaient été mariées à un homme ayant le statut d'Indien. La Loi excluait donc explicitement les Métis.

Cette Loi a eu une incidence directe sur la famille de la militante. Pour éviter que sa mère ne perde son statut, et donc le droit de vivre dans sa communauté, ses parents ne se sont jamais mariés. « La loi était tellement bien faite d'un point de vue assimilationniste que légalement, j'étais considérée comme 100 % Indienne inscrite, bien que je sois à moitié Québécoise. Or, il faut comprendre que ce genre d'identification basée sur les pourcentages n'existe que pour les animaux et est bien souvent faite à l'encontre des peuples autochtones. Pourquoi nous questionne-t-on toujours pour savoir si nous sommes bien "des vrais" ? »

« Mon seul regret est de ne pas avoir appris à parler correctement innu. Je me suis promis qu'avant de partir dans le monde des esprits, je parlerai correctement ma langue. »

Honorer les grands-mères

La militante a vécu avec son père, du côté non-autochtone, tout en allant à l'école dans la réserve. « Comme les allochtones ne peuvent pas vivre sur la réserve, il n'aurait pas pu vivre avec nous sinon », confie-t-elle.

À l'école, c'était le même programme scolaire que dans les écoles québécoises, même si les semaines étaient plus chargées pour permettre aux enfants d'avoir des sorties culturelles ou de disposer de leur vendredi après-midi. « Avec mon père, j'ai senti que la culture était importante. Il nous offrait des livres complets sur les cultures autochtones tandis qu'avec ma mère ça se faisait et se fait toujours d'ailleurs au quotidien », détaille-t-elle.

Dans leur vie de tous les jours, Mélissa Mollen-Dupuis et son mari font tout leur possible pour transmettre leurs cultures respectives

à leurs deux enfants. « Ils auront le droit de s'identifier comme ils le veulent. Plus tard, contrairement aux autres générations, ils pourront dire ce qu'ils sont fièrement, sans avoir besoin de s'en cacher », ajoute-t-elle. Ce compromis culturel a été jusque dans le choix de leurs seconds prénoms. C'est pourquoi Thalia porte le nom de son arrière-arrière grand-mère maternelle, Manakanet, tandis qu'Elias s'appelle aussi Tshakapesh, le nom d'un héros légendaire innu.

« Je trouve ceux qui se braquent derrière leur identité ou qui vont tout le temps essayer de te redéfinir dangereux. La culture est une richesse. Il ne faut plus la considérer comme une prison intellectuelle. »

Mais le couple s'est longtemps questionné sur le nom de famille qu'ils allaient donner aux enfants. « Si on avait choisi de donner mon nom, les enfants auraient eu trois noms. On a donc opté pour le nom de mon époux parce qu'il est le seul dans sa lignée, tandis que moi j'ai des frères qui ont pu donner mon nom à leurs enfants. Par contre, les noms ont été choisis en lien avec le respect des grands-mères maternelles que nous avons chez les Innus. En fait, Elias est le nom du père de la grand-mère de mon mari », précise-t-elle.

Deux miracles

Chez les Innus, comme dans plusieurs communautés autochtones, les savoirs et savoir-faire se transmettent principalement à l'oral. « Si tu veux apprendre quelque chose, il faut regarder les autres, essayer de les aider, les questionner... Ce n'est comme à l'école où l'on va te mettre dans une classe et t'apprendre les choses culturelles », vulgarise Mélissa Mollen-Dupuis.

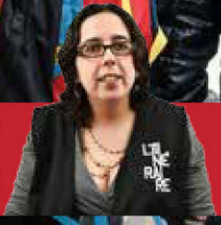
Alors quand elle veut connaître un mot en Innu, elle n'hésite pas à le demander à sa mère. « Quand je doute, ma mère est mon dictionnaire, ma grammaire, mon livre de référence. C'est comme cela que l'on se parle de la culture toutes les deux, par l'oralité. Et mon mari est quelqu'un de très curieux, il n'hésite pas à m'encourager pour mieux connaître ma culture pour qu'on la partage ensemble ».

Elias et Thalia sont deux miracles arrivés l'un à la suite de l'autre. « À mon âge, certaines femmes sont déjà grands-mères dans la communauté », confie la mère de 39 ans. « C'est vrai que j'ai parfois un sentiment d'urgence quand je réfléchis à ce que je vais devoir leur transmettre. Et c'est peut-être pour cela que je n'hésite pas à demander des mots, des expressions et autres à ma mère quand arrivent les doutes », conclut-elle. ■



« Dans les nations orales, tu as la responsabilité de te souvenir des choses parce qu'il n'y a pas d'écrits. Et si tu ne le fais pas, les savoirs finissent par se perdre. »

EXCLUSIF

PAR ISABELLE RAYMOND
CAMELOT MÉTRO JOLICOEUR

Premières Nations et gens de la rue

L'itinérance autochtone : une réalité distincte et en croissance

Les Autochtones ont de sept à huit fois plus de risques de se retrouver à la rue qu'un Québécois non-autochtone. Ils y sont de plus en plus nombreux et les services disponibles pour ces itinérants sont mal adaptés. C'est ce que conclut une enquête de l'Institut national de la recherche scientifique (INRS), dont *L'itinéraire* a obtenu l'exclusivité.

L'auteur du rapport, Carole Lévesque, professeure à l'INRS Urbanisation, Culture et Société, a dirigé une équipe de six chercheurs qui ont étudié pendant deux ans la situation de l'itinérance autochtone à Montréal et à Val-d'Or. Spécialiste du monde autochtone, Mme Lévesque s'est récemment mérité un Grand Prix du Québec pour sa recherche scientifique. Elle a expliqué à *L'itinéraire* ses principales conclusions.

S'exiler en ville

Bien des malheurs comme le chômage et des logements surpeuplés poussent les personnes autochtones à quitter leur communauté pour s'établir en ville, explique Mme Lévesque. « Dans les communautés, il y a beaucoup de violence. Ce sont les femmes et les enfants qui en sont les premières victimes. Elles quittent avec l'idée qu'il y aura en ville un monde meilleur pour élever leurs enfants. »

De même, sont « bannis de leur communauté » ceux et celles qui ont fait de la prison et qui sont considérés comme des parias.

Plusieurs des itinérants des Premières Nations sont nés en ville ou viennent de communautés rapprochées. Par contre, les Inuits sont nés dans le Grand Nord et c'est souvent la première fois qu'ils mettent les pieds en ville. Ils ne savent vraiment pas ce qui les attend.

Dans la rue, on voit parfois des femmes inuites qui font la fête. « Elles se retrouvent plusieurs à Montréal avec une certaine liberté. Les premiers jours, elles prennent de la drogue et de l'alcool, mais c'est temporaire et ce n'est pas représentatif de la réalité », explique Mme Lévesque. Lorsqu'elles quittent leur communauté, elles mésestiment les risques de se retrouver à la rue.

Des traumatismes comme bagages

On a beaucoup entendu parler des pensionnats « indiens » dirigés par des religieux. Arrachés à leur famille, de nombreux enfants y ont été maltraités, abusés et assimilés de force, tant au niveau de la religion que de la langue. Même si les jeunes itinérants autochtones n'ont pas connu les pensionnats, les parents et les grands-parents ont transmis leurs traumatismes aux générations suivantes, déplore Carole Lévesque.

L'instabilité familiale est fréquente, les enfants sont souvent déplacés d'une famille à l'autre, qu'elle soit d'accueil ou adoptive. Les femmes ont en bas âge de nombreux enfants. Lorsqu'elles se retrouvent à la rue, la Direction de la protection de la jeunesse (DPJ) les prend en charge et sépare la fratrie, une situation très souffrante pour ces femmes. Pour obtenir un logement, certaines doivent consentir à des faveurs sexuelles, mais dans de telles conditions, la DPJ refuse de leur rendre les enfants.

Différents des itinérants non-autochtones

Contrairement aux itinérants québécois allochtones, qu'on voit souvent seuls, à deux ou à trois dans la rue, les itinérants autochtones se tiennent plutôt en groupe. Ceux qui quêtent partagent l'argent recueilli. Ils sont solidaires et se protègent entre eux. Il n'est pas rare de ▶



CAROLE LÉVESQUE

voir plusieurs personnes, voire une douzaine de la même famille, dans le groupe. « Ils se tiennent entre eux pour des raisons linguistiques et ça les sécurise », explique Mme Lévesque.

Les causes qui les amènent à la rue sont aussi différentes. Chez les non-autochtones, on retrouve souvent des problèmes de santé mentale ou de toxicomanie, la perte d'emploi, le divorce ou d'autres facteurs. Les itinérants autochtones ont moins souvent des problèmes de santé mentale, mais ils sont confrontés à une « plus grande densité » de problèmes sociaux et personnels, affirme Mme Lévesque.

Les femmes itinérantes autochtones sont presque aussi nombreuses que les hommes, ce qui n'est pas le cas des allochtones. La majorité des Autochtones restent aussi en très bon terme avec leur famille, tandis que les non-autochtones sont souvent en conflit, si ce n'est carrément coupés de leur famille.

Des ressources mal adaptées

Quelques organismes offrent des vêtements et des repas avec de la nourriture traditionnelle autochtone. Mais les programmes pour aider ces personnes à se loger ne sont pas bien adaptés. « Le projet *Chez soi, qui fournit des logements pour les personnes en situation d'itinérance, ne fonctionne pas toujours pour les Autochtones, parce que, dès que l'un d'eux obtient un appartement, tous les autres arrivent, et celui qui a le logement préfère alors retourner dans la rue pour avoir un peu de repos* », indique Mme Lévesque.

Son rapport recommande de « développer davantage de ressources adaptées aux personnes autochtones », comme par exemple des programmes de guérison et des endroits où ils peuvent travailler ensemble ou se ressourcer.

De même, il faut offrir des formations pour les intervenants non-autochtones afin qu'ils puissent comprendre les valeurs des Autochtones et ainsi mieux répondre à leurs besoins. Des programmes de sensibilisation sont nécessaires pour diminuer le racisme et la discrimination. Des thérapeutes mieux formés pourraient aider les Autochtones à vaincre leurs traumatismes.

Les communautés autochtones doivent cependant assumer une part de responsabilité par du travail de prévention, insiste l'anthropologue.

Il reste à savoir si les gouvernements appliqueront ces recommandations. Il faut agir pour que les enfants autochtones ne se retrouvent pas eux aussi à la rue une fois adulte. ■

Recherche de l'ODENA DES RÉVÉLATIONS INÉDITES

La recherche a été subventionnée par le ministère de la Santé et des Services sociaux du Québec et par le Conseil national de recherches du Canada (CNRC) dans le cadre des travaux de l'Alliance de recherche ODENA, un mot en langue anicinape qui signifie « ville ». L'Alliance réunit des chercheurs et des Autochtones qui collaborent afin d'accroître les connaissances pouvant améliorer la qualité de vie des Autochtones vivant en ville.

Un échantillon significatif

Le groupe a rencontré 175 personnes, dont 87 Autochtones en situation d'itinérance, ainsi que 30 autres personnes, autochtones ou non, qui œuvrent dans les services aux itinérants. L'échantillon autochtone comptait 55 % d'hommes et 44 % de femmes. Du nombre, 54 % étaient membres d'une Première Nation et 40 % étaient Inuits.

Une spécialiste du terrain

La directrice de l'enquête, Carole Lévesque, est détentrice d'un doctorat en anthropologie sociale et culturelle de l'Université Sorbonne à Paris. Depuis plus de 40 ans, elle consacre sa carrière aux questions autochtones. Chercheuse au Centre urbanisation culture et société (CUCS) de l'Institut national de la recherche scientifique (INRS), Elle a séjourné dans plus de 45 des 56 communautés amérindiennes et inuites du Québec et réalisé de nombreuses enquêtes de terrain.

Sous-scolarisés

Plus de la moitié des itinérants autochtones n'ont pas terminé leurs études secondaires. Un sur cinq a poursuivi des études collégiales ou universitaires. Quatre Inuits sur cinq n'ont aucun diplôme, dont presque tous sont des hommes. Mais chez les Premières Nations, les hommes sont un peu plus diplômés que les femmes. Presque tous possèdent des savoirs traditionnels, tels la chasse, la pêche ou les récoltes.

Souvent sans travail

Plus de la moitié disent avoir un métier. Ainsi 42 % ont occupé un emploi dans un organisme autochtone et 47 % dans une organisation non autochtone.

D'un milieu d'accueil à l'autre

Seulement un tiers n'a vécu que dans le milieu familial des parents biologiques ou adoptifs. Le reste a connu plusieurs milieux familiaux : parents biologiques, grands-parents, familles ou centres d'accueil. Pour autant, la plupart disent avoir d'assez bonnes relations avec leurs parents biologiques.

Des familles nombreuses

La plupart se disent célibataires. Pourtant, plus de 90% ont des enfants. La moitié en a même trois ou plus. Le quart d'entre eux ont eu leur premier enfant entre 14 et 17 ans et 38 % ont des petits-enfants.

Une langue d'attache

Du groupe, 75 % ont une langue autochtone comme langue maternelle, dont la quasi-totalité des Inuits. Ils parlent leur langue maternelle entre eux et le français et l'anglais avec les intervenants.

Plus d'un millier à Montréal

L'étude estime entre 1000 et 1500 personnes le nombre d'itinérants autochtones à Montréal. Ce nombre est très difficile à établir, car plusieurs vivent une itinérance cachée, s'entassant dans un même appartement pour la nuit. Leur nombre varie également selon les saisons, car 40 % retournent périodiquement dans leur communauté pour participer à des événements, cérémonies ou pour revoir leur famille. Ces retours sont plus faciles pour les membres des Premières Nations en raison de la proximité des communautés.

Des violences au quotidien

Environ les trois-quarts disent avoir fait l'objet de discrimination de la part de citoyens, policiers et même des itinérants non-autochtones. Une proportion semblable a subi des violences en ville, verbales ou physiques, de la part d'amis, d'ex-conjoints, d'autres itinérants ou de policiers. Chez les Inuits, les victimes sont surtout des femmes, mais c'est l'inverse chez les Premières Nations. Pour autant, la présence d'amis et de famille apporte un sentiment de sécurité à la plupart des Autochtones.

Habitués des refuges

Lorsque sans logement, les Autochtones dorment dans la rue ou dans un refuge. Les gens se nourrissent le plus souvent dans les refuges ou les centres de jour, en particulier le Centre d'amitié autochtone de Montréal, situé boulevard Saint-Laurent.

Montréal en adoption

Presque tous identifient Montréal comme leur principal lieu de résidence et plus de la moitié y habitent depuis plus de cinq ans. Ils y apprécient la présence de leur famille, d'amis, l'ambiance de la ville, ses services et ses activités culturelles. Ils déplorent la présence de drogue et d'alcool, la violence, l'arrogance et l'indifférence des gens, la discrimination, la barrière linguistique et la difficulté de trouver un emploi et un logement.

ICI  RADIO-CANADA

  ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones

S'INFORMER
S'EXPRIMER
QUESTIONNER
COMPRENDRE
ÉCOUTER ET VOIR







Chez Doris

Les intervenantes de l'espoir

De gauche à droite : Chantale Verreault, Inuite, Kim Delisle, Mohawk et Sophie-Claude Miller, Crie

AVEC LA COLLABORATION DE MARIO ALBERTO REYES ZAMORA - PHOTOJOURNALISTE STAGIAIRE

En nous faisant visiter la maison centenaire qui abrite Chez Doris, la directrice générale de l'organisme, Marina Boulos-Winton s'arrête devant une porte vitrée et nous fait signe d'être silencieux. Dans la pièce plongée dans l'obscurité dorment six femmes inuites, qui récupèrent d'une nuit d'errance dans les rues de Montréal. Dure réalité que celle de ces itinérantes qui fréquentent le refuge de jour. Un refuge d'espoir où certaines réussissent à améliorer leur sort, grâce à une équipe d'intervenantes autochtones et inuites qui ont le cœur sur la main. Nous avons parlé à trois d'entre elles.

Parmi les 1424 femmes qui ont fréquenté Chez Doris l'an dernier, 4 % d'entre elles étaient Autochtones et 15 % Inuites. Ces femmes y trouvent un endroit sécuritaire où elles peuvent manger, se vêtir au vestiaire, obtenir de l'assistance pour la gestion de leurs finances, pour trouver un logement et de l'aide juridique, entre autres nombreux services.

C'est aussi pour elles un lieu d'appartenance avec des programmes taillés sur mesure, dispensés par des intervenantes issues des Premières Nations, dont Sophie-Claude, Kim et Chantale, qui assurent un soutien à ces femmes en situation vulnérable ou sans-abri.

Sophie-Claude Miller est née à Waswanipi d'un père cri et d'une mère québécoise. Elle s'occupe du programme de gestion financière pour la clientèle autochtone. Si son poste est plutôt administratif, Sophie-Claude aime travailler directement avec les femmes. Le fait qu'elle soit Autochtone permet d'établir des liens plus facilement. Sophie-Claude les accompagne dans leurs démarches pour trouver un chez-soi. « On le sait, il y a pas mal de discrimination à l'égard des Autochtones, alors je visite souvent les logements avec elles et je leur enseigne leurs droits », dit-elle. Ce qu'elle aime dans son travail ? « Quand les femmes visitent leur futur logement, il y a une certaine fierté et l'espoir renaît. Elles se voient déjà placer leurs meubles et recevoir de la visite. Tout ça augmente leur estime d'elles-mêmes. Et puis, de fil en aiguille elles atteignent une certaine discipline financière. » La plus grande joie de Sophie-Claude, c'est de faire une différence positive dans la vie de ces femmes. « Ça va au-delà de la seule personne aidée : elle influence sa communauté, sa famille, ses amis. »

Chantale Verreault est métisse inuite et québécoise, originaire de Kangirsuk. Résidente de Montréal depuis 15 ans, l'intervenante du programme d'assistance aux femmes inuites fait souvent l'aller-retour entre le Sud et le Grand Nord, où sont restés ses frères et sœurs. « Ils préfèrent rester là-bas, la ville ne les intéresse pas ! », dit-elle. Quand

Chantale est arrivée à Montréal, ce fut tout un choc. « Ça m'a brisé le cœur de voir des femmes de ma communauté vivre dans la rue. Je me suis dit que je devais faire quelque chose. Dans le Nord, je travaillais dans un CLSC, ce qui est l'équivalent d'un hôpital pour nous, et j'y ai acquis de l'expérience en intervention. »

Une des plus grandes satisfactions dans son travail est d'organiser les repas traditionnel inuit du vendredi, grâce au partenariat avec la société Makivik. Chaque semaine, une trentaine de femmes se font une joie de déguster, selon l'arrivage, du phoque, du béluga, des moules, du caribou, de l'omble de l'Arctique. Ces viandes, mangées crues la plupart du temps, sont un grand réconfort pour les femmes inuites. « Je suis fière de les voir heureuses et souriantes. » En plus d'agir comme interprète, elle fait aussi des accompagnements à la Cour, chez le médecin ou encore pour aider les femmes à obtenir leur carte d'assurance-maladie ou pour toucher leur aide sociale. Chantale est Chez Doris depuis six mois maintenant, et les femmes sont contentes de pouvoir converser en inuktitut avec elle.

Kim Delisle, d'origine Mohawk, elle habite à Kahnawà:ke et travaille à temps partiel comme intervenante pour le programme de logement pour les femmes. Comme ses consœurs, elle tire une grande fierté à aider les femmes en situation précaire à remonter la pente. « I really like being there for them », dit-elle. Pour Kim, une des belles réussites de son travail est d'avoir aidé une mère monoparentale à échapper à un ex-conjoint violent qui l'a conduite à la rue et à reprendre sa vie en main. « Après avoir connu l'itinérance, elle a perdu la garde de ses six enfants. Aujourd'hui, elle vit en logement avec eux. Elle vient nous voir de temps en temps, mais de moins en moins. Et c'est ça, la victoire. »

Elle parle également avec enthousiasme de l'activité Les bottes de l'espoir, qui procure un revenu pour des femmes de Chez Doris qui tissent des médaillons avec des perles de rocaïlle pour orner les bottes, mocassins et mukluks de l'entreprise d'économie sociale Atikuss, à Uashat. ■

DÉGUSTATIONS BIEN APPRÉCIÉES LORS DES VENDREDIS INUITS



375^e : Montréal méconnu

Mouleur à la fonderie Darling

1921 – Engagé à 13 ans comme apprenti, Napoléon a appris le métier de mouleur sur le tas. Mais ça ne fait que quelques années qu'il a appris des rudiments d'anglais de ses compagnons irlandais. À 45 ans, il est fier d'être devenu contremaître dans le tout nouvel édifice de la Darling, rue Ottawa, et de pouvoir se faire comprendre de ses patrons anglophones. « *Yes sir!* »

Napoléon a commencé à la fonderie Darling en 1889, un an à peine après son ouverture dans le faubourg Sainte-Anne, aux abords du canal de Lachine. C'est là que les fonderies se sont installées, attirées par la proximité du port où le minerai de fer ou le fer en barre arrivait d'Angleterre par navire. Dans le quartier, tout le monde ou presque travaillait aux fonderies. La plupart des mouleurs sont des Canadiens français, mais on y compte aussi pas mal d'Irlandais. C'est un dur métier qu'on pratique rarement passé la cinquantaine. Heureusement que Napoléon a su montrer qu'il pouvait faire un bon chef d'équipe. Comme *foreman*, son avenir est assuré pour encore plusieurs années. Et depuis la guerre, les affaires roulent comme jamais à la fonderie.

« Maudits Anglais ! »

Si l'anglais lui a permis d'améliorer sa condition, Napoléon ne partage pas pour autant les opinions politiques de ses patrons. Surtout sur la guerre! En 1914, il a vu les réservistes s'embarquer à Montréal pour l'Europe sous l'acclamation de la foule. Mais encore aujourd'hui, il ne digère pas la conscription de 1917 qui a forcé l'enrôlement militaire des hommes de 20 à 45 ans pour servir durant la Première Guerre mondiale. « *Je laisserai pas mon gars aller se battre pour le roi et les Anglais!* », répétait-il à qui voulait l'entendre. Comme bon nombre de Canadiens français, Napoléon n'avait que faire de cette guerre lointaine entre puissances étrangères.

Et puis, selon lui, ce sont les anglophones, avec à leur tête le Premier ministre Borden, qui « *nous ont enfoncé ça dans la gorge* ». C'est pour ça que Napoléon a de l'admiration pour les « déserteurs » qui ont refusé de s'inscrire. Et quand on a commencé à arrêter les conscrits réfractaires, il était de tout cœur du côté des émeutiers qui ont mené des combats de rue à Québec, durant plusieurs jours, à Pâques 1918.

Pour Napoléon, la conscription reste une loi opprimante adoptée de façon malhonnête par un gouvernement plus britannique que canadien.

La vie de banlieue

Napoléon a grandi au nord de la rue Williams, dans les effluves de houblon entre la brasserie Dow et la brasserie Impérial. Mais grâce à son emploi de contremaître, il a pu récemment déménager avec sa famille à Verdun, une nouvelle ville de banlieue de 25 000 habitants qui s'est développée rapidement grâce au tramway. ■



Sections spéciales

375^e : Montréal méconnu | Vol I, n°4

Publiées à chaque 15 du mois
jusqu'en octobre 2017

Coordination, recherche et rédaction :

Josée Panet-Raymond

Rédaction : Chantal Gauthier, Laëtitia Thélème
et Laurent Soumis

Infographie : Milton Fernandes

Réalisé en collaboration avec :

PirOgue

Remerciements :

À Chantal Gauthier et France Lord de PirOgue Communications qui ont effectué les recherches et élaboré les scénarios, selon les grands jalons et les réalités de l'époque. Merci aussi à l'Écomusée du fier monde pour sa collaboration à cette édition.

L'ITINÉRAIRE



Combien ça coûtait ?

1929 Dans les années de la Grande dépression, on travaillait pour un salaire de 1 \$ par jour. Un bon bifteck de surlonge coûtait 25 cents la livre.

1935 Le salaire moyen était de 313 \$ par année. On payait le lait 10 cents la pinte et la douzaine d'œufs, 31 cents. Une boîte de tomates coûtait 10 cents.

1951 Coût moyen d'un logement, 35 \$

1955 Coût moyen d'une maison à Montréal, 10 000 \$

1960 Le salaire moyen était de 1672 \$ par année. Le lait coûtait 24 cents la pinte et une douzaine d'œufs, 55 cents. La boîte de tomates coûtait 27 cents.

Source : Statistique Canada

L'incendie du Laurier Palace

Le 9 janvier 1927, 78 enfants trouvent la mort dans l'incendie du cinéma Laurier Palace, dans le quartier Hochelaga. À ce jour, il s'agit d'une des pires tragédies civiles dans l'histoire du Québec. Ce dimanche après-midi de janvier, alors que le congé du temps des Fêtes tire à sa fin, des centaines d'enfants assistent à la projection d'un film muet dans cette grande salle qui contient plus d'un millier de places. Le règlement municipal exige alors que les enfants de moins de 16 ans soient accompagnés d'un adulte, mais personne à l'époque n'applique cette consigne. La cause de l'incendie? Probablement une cigarette tombée entre les lattes du plancher. La plupart des gens assis au parterre parviennent à sortir de l'édifice, mais ceux du balcon – une majorité d'enfants compte tenu des tarifs réduits dans cette section – n'ont pas cette chance. En voulant quitter la salle dans un mouvement de panique, plusieurs enfants trébuchent dans l'escalier. Il y a congestion et bon nombre meurent asphyxiés. Même si les secours arrivent rapidement, grâce à la caserne de pompiers no 13 située juste en face, 78 enfants âgés de 4 à 18 ans perdent la vie. La majorité de ces jeunes fréquentaient les écoles du quartier. Une commission d'enquête fait suite à ce drame qui endeuille toute la ville. Le Service d'incendie de la Ville de Montréal impose dorénavant certaines règles aux vieux théâtres et ces nouvelles restrictions entraînent la fermeture de plusieurs d'entre eux. Le clergé et l'Église en profitent pour décréter que le cinéma est « immoral », que les salles devraient être interdites aux mineurs, et fermées le dimanche. Le gouvernement de Louis-Alexandre Taschereau légifère sur la sécurité et l'accessibilité des cinémas : les enfants de moins de 16 ans n'y seront plus admis, les portes devront désormais s'ouvrir vers l'extérieur, mais les cinémas resteront ouverts le dimanche.



Photo : Wikipedia Creative Commons

Montréal sur fond de crise

1933 – « Salut la compagnie. Je m'appelle Adrien. J'ai 29 ans et chu ben mal amanché. Comme les deux tiers des ouvriers, j'ai perdu ma job et chu au chômage depuis quatre ans. Maudit que la crise est dure. Y'a pu d'ouvrage pour nous autres. »

Adrien n'est pas tout seul à « tirer l'yable par la queue ». Le krach boursier de 1929 frappe cruellement les Montréalais. Des milliers de journaliers sont mis à pied. Dans Rosemont, les shops Angus tournent au ralenti. On arrête même la construction de la gare Centrale. Ceux qui travaillent 14 heures par semaine sont chanceux.

Les propriétaires expulsent les mauvais payeurs. La compagnie d'électricité coupe le service. L'épicier du coin cesse de faire crédit. Tous les moyens sont bons pour nourrir les familles. Les mères prennent des chambreurs, font des lavages et cultivent des potagers. Les enfants ramassent le charbon perdu sur les voies ferrées. Pendant des semaines, les pères vont de ville en ville et font la queue pour un travail qui ne dure pas plus d'une demi-journée.

Les gouvernements sont forcés d'instaurer les « secours directs ». Les soupes populaires apparaissent. La Saint-Vincent de Paul distribue des bons d'achat et du bois de chauffage. Le soir, les personnes sans ressources se regroupent près des refuges où ils

pourront avoir à manger et dormir dans un vrai lit. À Montréal, on les retrouve généralement au square Viger, où ils attendent l'ouverture à 18 heures.

Chaque soir, Adrien va donc au refuge Meurling, tout près du square, rue du Champ-de-Mars, à deux pas de l'hôtel de ville. Chaque jour, on y sert 1200 repas et plus de 500 personnes y passent la nuit. Pour être admis, il faut être sans travail et ne pas avoir plus de 25 cents en poche.

« Quand la porte rouvre, je m'enregistre et je vide mes poches. Je me déshabille tout nu pour qu'on désinfecte mon ligne. Dans le fumigateur, qu'y disent. Je m'en va ensuite dans la douche avant de voir le docteur à l'infirmerie. Après on me donne ma chemise de nuit, pis je peux manger mes deux sandwiches et boire mon bol de café. »

Devant cette misère insoutenable, les gouvernements lancent de grands travaux publics pour donner du travail aux chômeurs en échange d'un maigre salaire. Montréal se dote ainsi d'infrastructures et d'équipements publics encore visibles de nos jours, comme le chalet du Mont-Royal et le Jardin botanique. On construit des viaducs, des tunnels pour piétons et même de jolis pavillons abritant des urinoirs publics, surnommés « camilliennes », en l'honneur du maire Camillien Houde !

On fait contre mauvaise fortune bon cœur. « Ça va venir, ça va venir. Découragez-vous pas », chante Mary Travers, alias La Bolduc. ■



En réplique à la suspension de leur joueur favori, Maurice «Rocket» Richard, des spectateurs déclenchent une émeute dans les rues de Montréal le 17 mars 1955.

Photo : Archives du Club de Hockey Canadien

Émeute au Forum

Toute l'histoire commence le 13 mars 1955, alors que le Canadien de Montréal affronte les Bruins de Boston au Boston Garden. Victime d'un coup de bâton à la tête, Maurice Richard riposte et frappe aussi le défenseur Hal Laycoe. Tous deux jettent les gants. Le juge de ligne tente de séparer les joueurs mais reçoit un coup de poing à la figure, gracieuseté du Rocket. Ce n'est pas la première fois que le fougueux ailier du Canadien se retrouve impliqué dans une telle controverse. Les partisans du Tricolore redoutent la sentence de la Ligue nationale de hockey (LNH). Le 16 mars, le président de la Ligue, Clarence Campbell, annonce la décision : Richard est suspendu pour les trois dernières parties de la saison régulière et pour la totalité des séries éliminatoires. Cette punition, reconnue par les journalistes comme l'une des plus sévères jamais décernées par la LNH, prive Maurice Richard de son premier titre de « meilleur compteur » et hypothèque les chances du Canadien de remporter la coupe Stanley. Le lendemain, un match oppose les Canadiens au Red Wings de Détroit. La tension au Forum est palpable avant même le premier coup de sifflet. Le président Campbell assiste au match et sa présence est perçue comme de l'arrogance, voire de la provocation de la part d'un anglophone envers les Canadiens français. Les amateurs le huent, lui lancent des injures et le bombardent d'objets de toutes sortes. Certains tentent même de lui faire un mauvais parti. Sur la patinoire, une bombe lacrymogène éclate. Le tumulte force l'annulation de la rencontre après seulement une période. C'est le début d'une longue nuit pour les policiers de Montréal. Le lendemain, Maurice Richard lance un appel au calme à la radio : il accepte sa suspension. Les dommages liés à cette émeute sont évalués à 100 000 \$, soit près d'un million en dollars d'aujourd'hui. Plusieurs historiens et analystes considèrent par ailleurs cet événement comme un moment charnière qui mènera à la Révolution tranquille des années 1960.



Le Cardinal Léger

Le 25 mars 1950, Paul-Émile Léger, un prêtre de la Compagnie de Saint-Sulpice, est nommé archevêque de Montréal par le pape Pie XII. Afin de se faire connaître des fidèles de son diocèse, il inaugure le *Chapelet en famille*, diffusé tous les soirs sur les ondes

de la station CKAC pendant les années 1950. Il devient ainsi l'ecclésiastique le plus connu du Québec. Créé cardinal en 1953, il continue de se consacrer aux causes charitables. Il lance à cette époque sa « grande corvée », par laquelle il sollicite des fonds pour la construction de deux refuges, le Foyer de la Charité et les Portes du ciel, de même que la rénovation de l'ancien Hôpital Général qui deviendra l'hôpital Saint-Charles-Borromée pour malades chroniques.

MAINTENANT OU JAMAIS!



MAÎTRES CHEZ NOUS

1962

« Maîtres chez nous » est un slogan du parti libéral tiré d'un discours tenu lors de la campagne électorale de Jean Lesage. Comme promis, le nouveau gouvernement élu s'engage dans la nationalisation du réseau d'hydro-électricité du Québec. Cette même année, Hydro-Québec déménage son siège social sur le boulevard Dorchester (maintenant le boulevard René-Lévesque). Cet événement représente le début de l'affranchissement économique des Québécois.



Cécile – Vendeuse chez Dupuis et Frères

1952 – Ça fait deux mois maintenant que nous sommes en grève... C'est long, mais c'est important qu'on reste solidaire et qu'on tienne jusqu'à ce qu'on obtienne nos augmentations de salaire et la semaine de travail à 40 heures. Mais des fois, c'est difficile de s'entendre entre nous parce qu'il y en a qui ont des méthodes que je n'aime pas trop... Chartrand, la semaine dernière, il nous a demandé, à Thérèse et à moi, de faire entrer des souris dans le magasin en les cachant sous nos manteaux. Je n'ai pas pu le faire, j'ai trop peur des souris ! Toutes les clientes sont sorties du magasin en criant. Au moins, ça marche, pis les patrons, ils ont tout ce qu'ils méritent. On a entendu qu'ils voulaient mettre à la porte les plus anciens pour recruter des plus jeunes. C'est mieux pour l'image du magasin. On a essayé de négocier avant la grève, pendant un an et demi, mais on n'a rien eu. Alors maintenant, on fait grève. Ils disent que, s'ils nous donnent ce que l'on veut, on ne va plus être compétitif face à Sears et à Eaton !

Mais au moins, pendant la grève, je peux voir Jean tous les jours... Il m'a amenée au parc La Fontaine pour un pique-nique la semaine dernière. J'étais tout émoustillée ! Surtout quand on a fait un tour en gondole sur le lac... C'est un des représentants du syndicat des employés du magasin. Grâce à lui, nous sommes plus de 1000 à être en grève ! Et il y a eu un rassemblement de 5000 personnes qui nous ont aidés aux lignes de piquetage ! Il n'aime pas ça, monsieur Raymond Dupuis ! Pour quelqu'un dont le magasin est « famille, foi, patrie », il n'a pas un discours très catholique ! Les patrons intimident les journalistes, la police dit qu'il y a des communistes parmi nous... Une vraie chasse aux sorcières, comme aux États-Unis !

Mais j'espère que ça va bientôt aboutir parce qu'en attendant, il n'y a pas de salaire qui rentre. Si ça continue, je vais devoir retourner chez mes parents. Et finies les sorties au parc Belmont (le *Cyclone* - les grandes montagnes russes - mon manège préféré) et au cabaret ! C'est mon amie Thérèse qui serait déçue, et mes parents qui seraient ravis. Ils disent qu'il n'y a là que des gens de la mafia... En plus, ils ne comprennent pas que je travaille. Ils voudraient que je me marie et que je reste à la maison pour élever mes enfants, comme le faisaient les femmes avant la guerre. Quand je suis affectée au service du clergé du magasin, je dois endurer les remarques des prêtres qui me disent la même chose. Dans ces moments-là, j'ai juste envie qu'ils achètent vite leurs vêtements et leurs croix, et qu'ils me laissent tranquille ! C'était une autre époque, je n'arrête pas de leur dire que nous sommes en 1952, pas en 1920. Et en plus, j'aime mon travail. Ça me permet d'être au courant des dernières modes. ■



Le Bain Génois, rue Amherst, fut le dernier bain construit avant la Grande Dépression. Photo : Ecomusée

La Ville relance la construction de bains publics

La crise économique des années 1930 incite la Ville à relancer la construction de bains publics. Une façon de fournir du travail aux milliers de chômeurs. Ainsi, le Bain Mathieu, rue Ontario Est, voit le jour en 1931, tout comme le Bain Schubert (boulevard Saint-Laurent) et le Bain Hogan (rue Wellington). Le Bain Quintal (à l'angle des rues Dufresne et de Maisonneuve) et le Bain Notre-Dame-de-Grâce (boulevard Décarie) sont construits l'année suivante. Ces cinq nouveaux bains portent à 22 le nombre total de bains publics municipaux aménagés par la Ville de Montréal entre 1883 et 1933. Ces bains publics ont toujours été très fréquentés. Les enfants, les hommes et les jeunes gens constituent la principale clientèle. Entre les longues heures de travail et leurs tâches domestiques, les femmes ont peu de temps pour s'y rendre. Peu d'heures de bain leur sont aussi consacrées. Il faut savoir qu'avant d'être des centres d'activités récréatives, les bains publics avaient pour fonction première de favoriser l'hygiène – on vient donc s'y laver – à une époque où très peu de foyers ouvriers disposaient d'une baignoire ou même d'eau chaude ! En août 1883, le Bain flottant Wellington, dans le canal de Lachine, reçoit entre 400 et 927 personnes par jour. En 1929, les 15 bains de Montréal en opération ont reçu 592 799 baigneurs. En 1945, la clientèle dépasse le million. À partir des années 1950, plusieurs de ces bains ferment leurs portes.

Photographe d'un jour

Équipé d'un appareil photo jetable fourni par L'itinéraire, j'ai enfourché mon vélo et j'ai parcouru la piste cyclable du Vieux-Montréal jusqu'au parc René-Lévesque. Ma mission, comme celle de quelques autres camelots, était de faire voir Montréal à travers nos yeux.

Comme la nature m'intéresse plus que les rues, j'ai voulu montrer que des animaux sauvages vivent tout près de nous. Quand je regarde les canards avec leurs petits, le stress disparaît. Eux, ils ne sont pas stressés.

Je me suis laissé envahir par le parfum des lilas, les mauves et les blancs. Quel beau décor !

En suivant le canal Lachine, on arrive à une chute près du pont Champlain. L'eau y coule si fort que le son de la chute couvre le bruit de la circulation. Arrivé à Lasalle et Verdun, j'ai constaté que les oiseaux sont de plus en plus nombreux. J'aime moins les carouges à épaulettes qui protègent leurs petits en attaquant les passants.

Une fois, je me suis cru dans une tempête de neige en juin. C'étaient des mannes par milliers, ces petits papillons éphémères.

Ce n'était pas la première fois que je participais à un tel projet. L'expérience m'a donné le goût de faire d'autres photos, d'autant plus que j'ai eu la chance de suivre un cours d'initiation à la photographie grâce à L'itinéraire.

MAXIME VALCOURT
CAMELOT AU THÉÂTRE
DU NOUVEAU MONDE



Souvenirs autochtones

C'était il y a 34 ans. J'avais alors 21 ans. Quand je suis arrivé sur la réserve Pointe-Bleue (Mashteuiatsh), on m'a très bien accueilli, comme si j'étais un grand frère. Quand j'ai commencé mon bénévolat, j'ai été étonné par les différences entre nos deux cultures, comme l'habillement, la nourriture et la boisson traditionnelle. Sur le plan politique, c'est aussi très différent de nous autres.

Une des choses dont je me rappelle bien, c'est comment qu'on dort bien sur la réserve. On n'entend pas le trafic, mais on entend le silence de la nature et quelques loups. L'eau est limpide, claire comme du cristal. On voit les poissons au fond de l'eau, alors qu'ici, c'est dur de voir quelque chose.

En hiver, on n'a pas froid dans un tipi avec le feu au centre de l'habitacle, et en plus personne ne ronfle ! On m'a appris à trapper le vison, le renard, le castor et le lynx. J'ai aussi appris à m'orienter sans carte en plein bois (environ à 50 km du prochain village) et à reconnaître les constellations. Aussi, les Autochtones sur la réserve parlaient tous français.

N'empêche, c'est long l'hiver là-bas ! Pour aller récupérer le gibier dans les trappes, on y allait en ski de fond avec un traîneau en arrière. Il n'y avait pas de motoneige là ! On m'a appris à me sauver des animaux trop dangereux, comme les loups. Quand on faisait face à une meute de loups, les enfants qui nous accompagnaient montaient dans les arbres.

Finalement, j'ai bien aimé mon expérience chez les Autochtones. Ça m'a fait découvrir une communauté qui vit différemment de chez nous et qui détient beaucoup de sagesse.

SYLVAIN CLOT
CAMELOT SAINT-DENIS/ONTARIO



Une dame huronne

Elle était métisse : son père était Huron et sa mère Québécoise blanche.

C'est une dame chez qui je faisais le ménage dans les années 1990 et 2000. Elle m'appelait d'avance, pour demander si je pouvais aller lui faire du grand ménage. Je travaillais là toutes les saisons. Je lui téléphonais toujours la veille, pour voir si elle était encore prête.

Je travaillais chez elle pendant toute la journée, de 9 h à 17 h. Elle venait me chercher le matin en automobile. J'avais vraiment une bonne compagne, elle était comme une collègue de travail pour moi.

Comme elle était beaucoup plus âgée que moi, on se répartissait le travail. Moi, je lavais le plafond et les murs, la partie du haut. Elle était capable de laver la partie du bas des murs.

Lorsqu'il s'agissait des armoires, à l'intérieur et à l'extérieur, ma cliente lavait la vaisselle pendant que je m'occupais du plafond et des tablettes des armoires. Après cela, je continuais la vaisselle avec elle, et nous replaçions le tout dans les armoires.

Elle m'amenait dîner au restaurant. Nous avions une heure pour dîner, une pause de 15 minutes en avant-midi et une autre en après-midi.

Dans l'après-midi, nous avions le temps de laver une autre pièce à nous deux. Ça pouvait très bien être le passage, ou encore sa chambre à coucher, ou le salon.

Elle était à la retraite, mais, auparavant, elle était fonctionnaire au gouvernement. Je garde toujours un excellent souvenir de cette personne.

GISÈLE NADEAU
CAMELOT MÉTRO FABRE





STAGE À LA PRESSE

PAR SIMON JACQUES
CAMELOT MÉTRO JARRY

PHOTO: MARIO ALBERTO REYES ZAMORA



Louis-H. Lafontaine

Victimes de violence en milieu psychiatrique

Lors d'une hospitalisation, la qualité des soins reçus est, avec raison, la première préoccupation. Et si un facteur contribuait à la diminuer ? Les résultats de l'Institut universitaire en santé mentale de Montréal (IUSMM) sont clairs : la violence subie par les travailleurs qui œuvrent en hôpital psychiatrique peut avoir un impact sur la qualité des soins.

Menée par le docteur Stéphane Guay du Centre de recherche Fernand-Séguin (CRFS) sur une période de trois ans, l'étude a été réalisée sur un échantillon de 15 personnes, intervenants à l'IUSMM.

Dévoilée la semaine du 25 juin, elle met en lumière des états d'hypervigilance, des pertes de motivation, des peurs spécifiques et généralisées ainsi que des répercussions sur la vie personnelle des travailleurs.

Les types de violence

Les manifestations de violence subies par les travailleurs peuvent prendre plusieurs formes : verbale, psychologique et physique. Insultes, harcèlement, morsures, baffes, crachats : c'est le lot des travailleurs en hôpital psychiatrique.

« Si je sondais les employés de l'urgence [psychiatrique], une personne sur deux se dirait victime de violence en milieu de travail », dit Stéphane Guay.

On sent chez l'employeur le désir réel de prendre en considération les résultats de l'étude. D'ailleurs, des actions sont déjà en place au niveau de la formation et les soins, notamment psychologiques.

Géraldine Spitz, chef de la promotion santé-sécurité au travail pour le Centre intégré universitaire de santé et services sociaux de l'Est-de-l'Île-de-Montréal, se montre emballée. « D'autres mesures s'en viennent pour la prochaine année, dont l'embauche d'un ergothérapeute. » ■

EXTRAIT

« À Louis-H. avec mes lacets... »

Quand j'ai appris que j'allais couvrir un événement à l'hôpital Louis-Hippolyte Lafontaine, je me suis dit : « C'est la première fois que j'y vais pis qu'ils vont me laisser mes lacets. »

Mercredi, c'était la troisième fois que je visitais l'hôpital psychiatrique, situé dans l'est de la ville. La différence, cette fois, c'est que j'y allais en taxi accompagné de Gabrielle, une journaliste de La Presse aussi jolie que compétente. Tout un contraste avec les autres fois, où j'arrivais en ambulance, escorté par des policiers, en proie à des idées suicidaires.

Je ne voulais pas de cette affectation. J'aurais préféré couvrir la conférence de presse au Stade Uniprix, moi qui suis un grand fan de tennis, ou l'exposition biotechnologique à l'Usine C qui dévoilait un exosquelette. J'avais justement fait une recherche sur ce sujet avec mes enfants. L'occasion de rester dans ma zone de confort était vraiment belle.

En même temps, je veux être un journaliste polyvalent. Je m'étais promis au début de ma carrière que je ne refusais aucun sujet, car il y a toujours quelque chose à tirer, un angle différent à découvrir, une émotion à capter. Ça devrait être la même chose, me suis-je dit, pour le dévoilement des résultats d'une étude sur la violence dans le milieu de travail psychiatrique. La violence des patients contre les employés a un impact sur la qualité des soins, souligne l'étude.

J'ai été un patient deux fois dans ma vie, mais jamais violent.



EXTRA

Retrouvez l'intégralité sur
itinaire.ca/extra

Chronique publiée dans La Presse du 30 juin 2017

STAGE À LA PRESSE

PAR JO REDWITCH
CAMELOT MÉTRO MCGILL

Festival Elektra

Une expérience hors contrôle

Imaginez un instant... Enfiler une salopette de garage, un squelette robotisé, des gants anti-adhérents. Il fait chaud, et le tout pèse plus de douze kilos. Deux hommes arrivent et nous attachent à l'intérieur de cette camisole de métal. On plonge dans le noir et la piste s'anime sur de la musique techno. La température monte. Vous plongez dans une sorte de transe... et vous lâchez prise.

Non, vous n'êtes pas dans un film futuriste. Vous êtes au *Festival international d'art numérique Elektra*, au cœur du spectacle *Inferno* qui a eu lieu les 28 et 29 juin à L'Usine C à Montréal. Les bras des 24 exosquelettes sont revêtu par 49 spectateurs choisis au hasard chaque soir. Les autres sont autour de la piste et regardent les robots-humains s'agiter dans tous les sens. De gros câbles ajoutent au décor futuriste. Un 25^e exosquelette sans câbles a été créé pour l'occasion. Vers la fin de la prestation, il devient d'ailleurs le meneur de la chorégraphie.

L'art robotique en plein essor

La performance robotique franchit un palier considérable. Pour la première fois, dans le cadre d'une telle expérience, les robots, ou bras robotisés en l'occurrence, sont disposés à même les corps des spectateurs. En totale immersion, ceux-ci deviennent les acteurs de la performance, mais sont soumis dans un même temps aux mouvements préprogrammés des exosquelettes. Cette forme de pression, d'asservissement, exercé sur les corps entre fortement en résonance avec le thème générique de la performance : le contrôle des hommes par les machines.

Les cocréateurs d'*Inferno*, Bill Vorn et Louis-Philippe Demers, continuent leur tournée mondiale. Dans les dernières années, ils sont passés par New York, Paris, Rome, Bruxelles. « *Inferno se dirige prochainement à Londres, Winchester, Séoul et Buenos Aires. Donc, en termes d'exportation, c'est un produit culturel assez intéressant* », dit Alain Thibault, directeur artistique du festival Elektra.

L'aventure est particulière de par son aspect multidisciplinaire qui conjugue lumière, musique, danse et robotique. L'expérience participative robotisée va cependant au-delà de la prestation d'art visuel. Les deux créateurs, qui collaborent ensemble depuis maintenant 25 ans, nous confrontent aussi au paradoxe suivant : est-ce l'homme qui dirige la machine ou la machine qui le contrôle ? Lorsqu'on

pense aux téléphones intelligents et autres technologies, on se rend compte que des machines, il y en a partout.

Nous avons demandé au directeur artistique s'il avait essayé *Inferno* : « *J'avais peur que ça me coûte cher d'ostéopathe, dit-il, tout en nous assurant que l'expérience est sans danger et semble bien pire qu'elle ne l'est en réalité.* » Quant à M. Demers, il nous explique qu'il aime les cinq minutes de peur provoquées par l'expérience. « *On a peur d'être contrôlés, on a peur de l'essayer, mais finalement on veut être contrôlé et c'est pour ça que cette pièce fonctionne autant.* »

Exportateur de patentés québécois

« *Le Festival Elektra permet aux diffuseurs étrangers de se rencontrer et de faire connaître les artistes canadiens, explique Alain Thibault, ainsi que d'importer des talents québécois dans différentes villes comme Paris, Rome et Londres principalement. Le marché local est plus petit, c'est pour ça que les artistes d'ici sont assez en demande à l'étranger.* »

En 1999, la première édition du festival invitait la France. Pour 2018, ce sera au tour de l'Allemagne. L'idée de faire de Montréal une plaque tournante des arts numériques se concrétise depuis 2012, année du lancement de la Biennale internationale d'art numérique (BIAN). « *À cette époque, Robert Lepage [créateur d'Ex Machina] avait donné le coup d'envoi en présentant l'installation ReACTOR au Musée des beaux-arts de Montréal.* » Alain Thibault précise aussi que « *l'idée est de fédérer le milieu des arts contemporains visuels autour de l'art numérique.* » ■



« *Le Québec est la province qui supporte le mieux sa culture. Il y a des talents ici, nous sommes un peuple de patentés.* »

Comme l'a dit un jour Marie Chouinard, danseuse contemporaine

NOS VALEURS

Valeur : Ce qui est posé comme vrai, beau, bien, d'un point de vue personnel ou selon les critères d'une société et qui est donné comme un idéal à atteindre, comme quelque chose à défendre.

Participants du Café de la Maison ronde et camelots nous font part de leurs repères, de ces valeurs et souvenirs ancrés en eux et qui, quelle que soit leur culture, ont un jour guidé leur chemin.

Dictionnaire Larousse [en ligne]

L'entraide

J'ai des enfants, deux petits-enfants et trois autres qui arrivent. Ces générations sont toutes ma vie. Mes parents avaient la même mentalité. Je viens d'un petit village du Nunavik, qui s'appelle Kangiqsujuaq. C'est un village inuit. Ces communautés sont très isolées, la population y est très petite alors les enfants sont vraiment importants pour nous. Nous n'avons pas le choix que de nous aider les uns les autres, de travailler ensemble. C'est une question de survie.

SARAH ALAKU

PARTICIPANTE, CAFÉ DE LA MAISON RONDE



Family values

Mon père insistait beaucoup sur l'importance d'être auprès de sa famille, seulement il est celui que je ne vois jamais. Dans ma famille, je pense être celle qui reste la plus présente pour tout le monde. C'est essentiel pour moi parce que quoi qu'il se passe, c'est ta famille qui te soutiendra. Ce ne sera pas toujours chacun des membres, mais il y en aura toujours un. Ma mère, par exemple. J'ai aussi un frère et une sœur très jeunes et un second frère de 20 ans, mais lui ne porte pas vraiment les mêmes valeurs que moi.

VIVIANNA JEROME

PARTICIPANTE, CAFÉ DE LA MAISON RONDE

Le sens de l'initiative

La chose la plus importante qui m'a été transmise est d'avoir le sens des initiatives et d'en assumer les conséquences. J'en ai souvent eu l'occasion d'ailleurs. Par exemple, lorsque je travaillais dans un dépanneur à 12 ans pour alléger ma mère financièrement ou encore, lorsque je formais sans le savoir des nouveaux camelots à L'itinéraire avant même d'être nommé mentor. Au travail j'ai toujours été un leader et j'assumais des responsabilités qui ne me revenaient pas normalement. C'est grâce à ça d'ailleurs que j'arrivais à monter en grade.

GAÉTAN PRINCE

CAMELOT MÉTRO BONAVENTURE

L'amour

Sans amour tu ne peux pas vivre. Je ne parle pas forcément de l'amour entre deux personnes. Je viens d'une communauté ojibwé de Sagkeeng, un village à côté de Winnipeg. Nous nous voyons comme un tout. L'individualisme n'existe pas. L'amour y est alors une valeur essentielle, car nous subissons beaucoup de disparitions de femmes et du racisme. Le fait d'aimer nous aide à rester soudés. C'est très difficile de trouver la même chose à Montréal. Peut-être juste au Centre d'amitié autochtone. Mais ce n'est pas une valeur véhiculée.

SHIRLEY DEWIND

PARTICIPANTE, CAFÉ DE LA MAISON RONDE

Être toujours juste

Je déteste l'injustice. Il y a une part de franchise indispensable pour être juste. Ne pas l'être peut faire du mal aux personnes et ça, je ne suis pas capable de le vivre. Ça me rend trop malheureuse. On dit généralement telle mère, telle fille, dans mon cas c'est plutôt tel père, telle fille. Il était très franc. Puis, étant jeune, je ne voulais pas ressembler à ma mère. C'est sûrement pour ça que j'ai les mêmes valeurs que lui.

MANON FORTIER

CAMELOT VILLAGE CHAMPLAIN ET MÉTRO HONORÉ-BEAUGRAND

Deux phrases pour s'en sortir

Mon père me disait, lorsque j'étais jeune, que l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt ! Je ne suis pas quelqu'un de linéaire, j'y vais, j'y vais pas... ça dépend des jours. Mais dans la rue, je ne savais pas à quoi m'accrocher et c'est en fait en me levant tôt pour aller dans les organismes, pour chercher de l'aide, que j'ai réussi à m'en sortir. La seconde phrase a été : fais-toi confiance. Ça m'a aidée à cicatriser certaines blessures, à revoir ma famille... C'est en mangeant des coups que tu apprends à dire « stop ! », à connaître tes limites.

CYBELLE PILON

CAMELOT SAINT-ZOTIQUE / SAINT-ANDRÉ

Le respect de la différence

Mes grands-parents m'ont enseigné le respect. Ça m'a aidé à avoir de l'ouverture d'esprit. Enfant, ils m'ont pris dans leurs bras, m'ont promené de village en village autochtones et m'ont transmis le sens du respect pour la culture des autres. Le mot « respect » voyage beaucoup et s'est transmis de génération en génération chez moi. Mes premiers temps à Montréal ont été un grand choc culturel. Je ne connaissais pas la langue, mais grâce à ce que mes grands-parents m'ont apporté, j'ai rapidement intégré la culture québécoise.

RICK QAVAVAUQ

PARTICIPANT, CAFÉ DE LA MAISON RONDE

Se lever le matin

Je suis un gars fonceur. Rien ne viendra à toi si tu ne vas pas le chercher. C'est un principe. Ce sont ma mère et ma grand-mère qui m'ont inculqué ça. Ce n'étaient pas que des paroles. Elles me le montraient. Ma mère m'amenait à sa job, la manufacture de couture coin Larivière et Parthenais. Ma grand-mère travaillait à la maison. Elle triait des zippers. Puis, le matin, j'allais rejoindre l'un de ses voisins qui était facteur. Il commençait à 7 h. Je ne faisais que l'observer, mais ça m'a appris à me lever le matin.

JEAN-CLAUDE NAULT

CAMELOT MÉTRO GUY-CONCORDIA

Café de la Maison ronde

George Lenser : mélanger cuisine et culture

Avez-vous déjà goûté à une madeleine à la banique ? Ou une salade alliant courge et maïs mariné ? Venez découvrir le nouveau menu du Café de la Maison ronde ! Il vient d'être dévoilé avec la collaboration du chef autochtone George Lenser. À l'image du Café (et du chef), il construit des ponts entre les communautés : des produits et saveurs autochtones pour créer des mets contemporains.

George Lenser est né à Terrace, au nord de la Colombie-Britannique. Il a des origines allemandes, belges et autochtones. Il a grandi avec sa famille autochtone où les mets amérindiens côtoyaient ceux provenant de la banque alimentaire. « Je partais à la pêche avec des membres de ma famille éloignée, raconte George. Ils étaient très généreux. On rapportait du saumon, des œufs de hareng... C'était un pur régal ! » Mais pour subvenir à leurs besoins sa famille et lui devaient aussi s'approvisionner à la banque alimentaire Mustard Seed. « On apportait tous notre sac à dos et on se mettait au défi de voir qui rapporterait la plus grande quantité de nourriture. On en recevait souvent une tonne, en canne ou sèche. »

George goûtait donc à la fois à de la nourriture délicieuse... et affreuse. « C'est vraiment là où, adolescent, ma curiosité et mon goût pour la cuisine se sont manifestés. Je me demandais comment je pouvais rendre l'affreux délicieux en jouant avec les saveurs. »

Au fil du temps, le désir de cuisiner autochtone a pris le dessus. Étudier en cuisine, où la cuisine française était la norme, et travailler dans des pubs suscitaient de grandes réflexions. « Je me suis posé des questions très profondes : Qu'est-ce que la cuisine autochtone ? Qu'est-ce qu'il y avait avant l'Amérique ? »

Ce grand intérêt pour la cuisine autochtone s'est concrétisé il y a trois ans, quand il est arrivé à Montréal pour travailler au célèbre restaurant Joe Beef. Le propriétaire, Frédéric Morin, s'intéressait beaucoup aux enjeux autochtones, à la politique, à l'histoire. « Nous parlions souvent de la culture autochtone. Il avait, tout comme de nombreuses personnes, beaucoup de questions auxquelles je n'avais pas de réponse. »

Aujourd'hui, George Lenser travaille au Foxy, un restaurant huppé de Montréal, ouvert depuis deux ans. Il suit aussi des cours en Études autochtones à l'Université Concordia.

Son objectif est d'ouvrir un restaurant 100% autochtone. Il est bien parti ! ■

Maïs mariné

La recette de maïs mariné de George Lenser est inspirée de l'utilisation du maïs par les Mohawks. Le maïs, la fève et la courge, forment les « trois sœurs » de la cuisine autochtone. Alors que le maïs est généralement intégré dans des ragoûts, au canard ou à la dinde, George l'utilise d'une autre façon, plus contemporaine, afin de créer un plat végétarien.

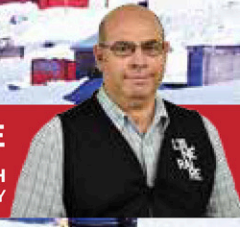
Pour réaliser cette recette, il faut :

- 2/3 tasse d'eau
- 1 tasse de vinaigre de cidre de pomme
- un épi de maïs frais
- 2. c. à soupe de sucre
- sel
- Épices ou herbes au goût.
- (George aime bien les graines de fenouil)
 - pot Mason de 500 ml
 - des pinces.



Préparation

Stériliser le pot Mason et son couvercle dans l'eau bouillante. Poser à l'envers sur un linge propre. Saupoudrer le maïs de sel pendant environ 20 minutes pour le dégorger. Pendant ce temps, faire mijoter le mélange de vinaigre pendant 15 minutes, à couvert. Retirer les grains de maïs de l'épi et les déposer dans le pot. Passer le mélange de vinaigre au tamis et remplir le pot jusqu'à un demi-pouce du couvercle. Visser légèrement l'anneau du couvercle, sans trop serrer. Mettre le pot dans une casserole d'eau bouillante pendant 10 minutes. Retirer le pot avec des pinces. Laisser refroidir à température ambiante. Quand le couvercle fait « pop » et se creuse, bien visser l'anneau du couvercle. Une fois entamé, il est important de placer la conserve au frigo.

CHRONIQUEPAR SAÏD FARKOUH
CAMELOT MÉTRO MONTMORENCYQamutik (traîneau)
traditionnel dans le village inuit

Les Inuits, un peuple fascinant

Je m'appelle Saïd et je suis Syrien d'origine. Pour moi, le peuple inuit est fascinant. Si bien que j'ai fait une recherche pour mieux le connaître. Voici ce que j'ai découvert.

Dans le Grand Nord, l'un des endroits les plus froids sur la terre, la température peut descendre à - 30°C, voire - 42°C. Avec le facteur éolien, on peut ressentir - 50°C. L'hiver dure dix mois par année. Le vent souffle sans pitié la poussière glacée et aucun obstacle ne peut le ralentir. La terre, la mer et les rivières deviennent un désert de glace.

Les Inuits ont vécu pendant des milliers d'années dans ces conditions météorologiques difficiles. Ils ont appris à composer avec une nature rude, dans une partie éloignée et isolée du monde, où peu d'êtres humains ou animaux pourraient survivre.

L'été est court, mais les fleurs sauvages éclosent en une floraison multicolore.

La population inuite compte environ 160 000 habitants dans la vaste région circumpolaire du nord qui comprend l'Alaska (États-Unis), la Sibérie (Russie), une partie du Canada et du Groenland.

Les Inuits canadiens vivent principalement au Nunavut (un territoire du Canada), au Nunavik (partie nord du Québec) et à Nunatsiavut (la région des établissements inuits du Labrador).

La plupart des Inuits vivent maintenant dans de petites colonies, dans des maisons modernes. Ils mangent des aliments vendus sur le marché et quelques fruits et légumes arrivent par avion une ou deux fois par mois.

Bien sûr certains diront que ces villages coûtent cher à ravitailler. Les distances sont immenses. La grande majorité des Inuits en Alaska et au Canada en particulier, ne peuvent pas trouver un emploi et ont besoin de l'aide du gouvernement pour survivre.

Les animaux les plus importants du nord sont les renards, les lapins, les loups, les caribous, les bœufs musqués, les ours, les phoques et les baleines. Les animaux de l'Arctique ne vivent dans le Grand Nord que quelques mois par année et se déplacent vers les zones forestières au sud au printemps. Les ours et les phoques vivent sur la glace et la neige. Les oiseaux comme les canards, les

oies et autres espèces vivent dans l'Arctique pendant une courte période de l'année. Des poissons tels que le saumon, le poisson blanc, la morue vivent sous la couche épaisse de glace dans les mers et les rivières. Les Inuits utilisent leurs compétences de pêche héritées de leurs ancêtres pour attraper ces poissons en hiver.

Jusqu'à tout récemment, la grande majorité des Inuits vivaient près de la mer où ils trouvaient la plupart de leurs aliments. Ils chassaient les phoques, les éléphants de mer, les ours polaires, les baleines et les poissons. Ils chassaient aussi un animal appelé le caribou.

Ils utilisaient leurs peaux pour fabriquer des vêtements et des tentes pour y vivre à l'intérieur en été. En hiver, ils vivaient dans des maisons de glace appelées « igloos » et qui constituaient une isolation thermique entre l'extérieur à -40°C et l'intérieur à -4°C.

Maintenant, ils vivent dans des maisons modernes chauffées, mais ils ne résident dans l'igloo que durant leurs voyages de pêche ou de chasse qui durent plusieurs jours.

De plus, dans le passé, ils ont utilisé des traîneaux tirés par des chiens qui ont presque disparu en raison de l'utilisation de motoneiges, mais ils possèdent encore des chiens forts pour la chasse et la garde.

Les Inuits ont réussi à arrêter les vagues d'invasion d'autres civilisations et n'ont pas eu de contacts avec les Européens jusqu'au 18^e siècle. Leur vie a commencé à changer au 19^e siècle après qu'un grand nombre de chasseurs de baleines et de trappeurs européens soient arrivés dans le Grand Nord.

Les Inuits se sont joints à eux jusqu'à ce que l'industrie de la chasse aux baleines se détériore. Ils se tournèrent alors vers la chasse aux animaux pour leur fourrure. Les Européens ont échangé avec les Inuits des armes à feu et d'autres biens en retour de la fourrure.

De nombreuses espèces ont été complètement décimées à cause de la surpêche et de la chasse excessive dues à l'utilisation de nouvelles armes. Les Inuits ont donc changé leur mode de vie pour toujours. Et avec le réchauffement climatique, on ne sait trop de quoi sera fait leur avenir. ■



COMPTES À RENDRE

PAR IANIK MARCIL
ÉCONOMISTE INDÉPENDANT

PHOTO : KELLY NELSON (123RF)

Se connaître

Les Premières Nations revendiquent depuis des années la reconnaissance. Reconnaissance de leurs droits ancestraux. Reconnaissance que leurs terres n'ont jamais été cédées, mais plutôt conquises. Reconnaissance du droit à l'épanouissement de leurs cultures, leurs langues et leurs traditions. Reconnaissance de leur existence, tout simplement. Les non-autochtones, particulièrement les descendants des colons européens, peinent à leur accorder ces reconnaissances. Par réflexe colonialiste, sans aucun doute. Pour en arriver à nous défaire un jour de ces a priori, nous (les Blancs) devons d'abord accomplir un sérieux exercice d'apprentissage. La reconnaissance des peuples premiers devra nécessairement passer par la connaissance de leur réalité.

À l'école, nous apprenions le nom des capitales des principaux pays du monde. La langue qu'on y parlait et un mot ou deux de ces langues. Le nom des dix provinces canadiennes et des deux territoires (il n'y en avait que deux, « dans mon temps »), leur capitale et l'année de leur intégration dans la Confédération canadienne. D'aussi loin que je me rappelle, j'ai toujours su le nom des provinces et de leur capitale dans l'ordre, d'est en ouest.

Par contre, j'ai beau avoir une mère passionnée d'histoire et d'anthropologie des peuples autochtones – et être moi-même très sensible à leur réalité –, je peine encore aujourd'hui à nommer les onze nations autochtones qui peuplent le territoire du Québec. (Essayez, pour voir.)

C'est quand même un comble ! À 12 ans, je connaissais par cœur le nom des provinces de mon pays, celui des principales capitales de pays à l'autre bout de la planète et aujourd'hui je ne suis même pas en mesure de nommer sans me tromper les peuples qui occupaient depuis des millénaires le territoire conquis par mes ancêtres. Mes voisines et mes voisins, littéralement ! Je serais curieux de connaître la proportion des Québécois non autochtones et non anthropologues qui sont en mesure de le faire.

« Vivre-ensemble »

Comment prétendre connaître, même un tout petit peu, quelque chose, quelqu'un ou un peuple si on ne connaît pas son nom ? Il reste manifestement beaucoup de chemin à faire.

On se gargarise du « vivre-ensemble » depuis quelques années. De l'importance de l'intégration des nouveaux arrivants, de la solidarité et de la cohésion sociale et de rapports courtois et civiques en société. Force est de constater que les rapports qu'entretient la majorité avec certaines communautés, notamment les nouveaux arrivants et les peuples premiers, ne correspondent pas à cet idéal d'un vivre-ensemble heureux.

« Il faut faire mieux. Et pour faire mieux, il faut d'abord mieux comprendre notre patrimoine commun et ses répercussions actuelles. » Ces mots sont de Ghislain Picard, chef de l'Assemblée des Premières Nations du Québec et du Labrador. On peut les lire dans la préface qu'il a écrite à un livre majeur, publié il y a quelques années, *Les Autochtones et le Québec*, ouvrage collectif publié aux Presses de l'Université de Montréal en 2013. Il conjugue la rigueur de la recherche universitaire à l'accessibilité au grand public. Sa lecture devrait être obligatoire dans tous les cégeps de la province, rien de moins.

À sa lecture, on apprend tellement de choses – du système de justice à la langue en passant par la réalité des Autochtones en milieu urbain ou la spiritualité – qu'on en sort un peu découragé. Comment peut-on être à ce point ignorant de la réalité de celles et ceux qui occupent le même territoire que nous ?

Si les gens qui nous gouvernent avaient moindrement à cœur la réalisation de leurs discours de réconciliation et de reconnaissance des droits des premiers peuples, ils mettraient en place de vastes campagnes d'éducation populaire sur leur réalité. Les « selfies » durant un pow-wow et les médailles ne suffisent pas. Elles constituent même une insulte à notre intelligence.

Connaissons mieux les peuples premiers, leur reconnaissance viendra bien assez rapidement. D'ici là, apprenons au moins leur nom. ■





Objectif Emploi... Destination pauvreté ?

Réforme à l'aide sociale et impacts sur les personnes itinérantes

En novembre dernier, le gouvernement apportait une nouvelle réforme à l'aide sociale avec l'adoption de la Loi 25 (anciennement Projet de Loi 70). Cette loi prévoit que toute personne faisant une première demande d'aide sociale n'ayant pas de contrainte sévère reconnue à l'emploi devra intégrer un programme (Programme Objectif Emploi) visant un retour rapide sur le marché du travail. Si la personne participe au programme, elle recevra une légère bonification de son chèque. Dans le cas contraire, des pénalités financières s'appliqueront, entraînant une coupure du chèque. La prestation pourrait ainsi être réduite à 404 \$ par mois pour une personne seule.

Le 12 juillet, le gouvernement a publié le projet de règlement de cette loi pour préciser la façon dont elle sera appliquée. Les groupes communautaires ont jusqu'au 10 septembre pour se prononcer sur le contenu du projet de règlement avant que celui-ci ne soit adopté. L'entrée en vigueur de la Loi 25 est prévue le 1^{er} avril 2018.

Quels changements apporte la Loi 25 ?

Chaque personne faisant une première demande d'aide sociale devra obligatoirement établir un plan personnalisé d'intégration en emploi avec trois parcours possibles : la recherche intensive d'emploi, la formation ou l'acquisition de compétences ou le développement des habiletés sociales. Ce plan précisera les engagements que devra respecter la personne pour avoir accès à son chèque d'aide sociale.

Le projet de règlement précise à quelles conditions une personne est tenue de participer au programme, comment sera établi le montant de sa prestation, dans quels cas ce montant pourra être bonifié ou au contraire réduit suite à des pénalités financières. Ces éléments auront des impacts importants pour les personnes faisant une première demande d'aide sociale, dont un grand nombre sont en situation ou à risque d'itinérance.

Quels impacts pour les personnes itinérantes ?

Les trois parcours possibles proposés, incluant la formation et l'acquisition d'habiletés sociales au-delà du seul retour en emploi,

constituent une avancée pour les personnes qui ne sont pas en mesure de retourner sur le marché du travail, en leur permettant de suivre des programmes davantage adaptés à leurs besoins. La possibilité de bonification du chèque (de 38 \$ à 60 \$ par semaine) pour celles qui respecteront leurs engagements constitue également une légère avancée. Néanmoins, ces mesures auraient pu s'inscrire dans une approche volontaire et incitative, visant à encourager les personnes, et non pas dans une approche contraignante et punitive, assortie de pénalités financières. C'est pourtant la voie que le gouvernement a prise avec la Loi 25 et qu'il a confirmée dans son projet de règlement.

Le maintien de l'obligation de participation et des pénalités financières constituent un recul important pour les personnes à l'aide sociale et plus précisément pour celles en situation ou à risque d'itinérance. Des personnes qui, en raison de leur vécu d'itinérance, ne seront pas en mesure de se conformer aux exigences d'un tel programme, bien qu'elles n'aient pas de contrainte reconnue à l'emploi. Rappelons que la reconnaissance d'une contrainte à l'emploi est conditionnelle à l'accès à un diagnostic médical qui est loin d'être acquis pour les personnes en situation d'itinérance. Ce même diagnostic, par ailleurs, prend rarement en compte les impacts de l'itinérance (violences, pour certains problèmes de santé mentale ou de dépendances, etc.) sur leur capacité à retourner, temporairement ou plus durablement, sur le marché du travail. Pour ces personnes, la menace de coupure du chèque compromettra grandement les chances de s'en sortir, les enfonçant davantage dans le cercle vicieux de la pauvreté.

Le RAPSIM continuera d'intervenir pour nommer les impacts de cette Loi sur les personnes en situation ou à risque d'itinérance, en rappelant l'importance d'assurer un revenu de base permettant la couverture des besoins essentiels, et en défendant le droit à un revenu décent pour toutes et tous, lequel ne doit pas dépendre de la capacité d'une personne à travailler ou non.

Un droit au revenu décent qui, rappelons-le, est reconnu dans la Politique nationale de lutte à l'itinérance adoptée par le gouvernement du Québec en 2014. ■

RAPSIM Le réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal
www.rapsim.org | Tél. : 514 879-1949

EXPOSITION

PAR JEAN-GUY DESLAURIERS
CAMELOT PROMENADE MASSON

Espace Culturel Ashukan

Un pont pour les peuples

Arrivé place Jacques-Cartier, il se trouve un lieu tassé au milieu des restos et non loin de boutiques de souvenirs *made in China*. En plein cœur du Vieux-Montréal, l'Espace Culturel Ashukan est un « pont », comme le signifie son nom, vers la réconciliation des peuples du monde. Ashukan se veut un endroit de professionnalisation, de partage de l'art autochtone, d'équilibre et d'harmonie aux couleurs de nos différences et de nos particularités.

Naissance de l'art actuel autochtone

« De 1876 à 1951, la Loi sur les Indiens interdisait toute pratique culturelle, artistique et linguistique. À la suite des changements apportés à cette loi en 1951, on assiste à la résurgence de l'art et du savoir autochtone », raconte Nadine St-Louis, directrice générale et fondatrice de l'Espace Culturel.

Cette émergence culturelle allait redonner une voix aux Autochtones, interdite depuis près d'un siècle. « Les années 60 ont été un point tournant. Avec la transcription des enseignements oraux sur canevas par Daphne Odjig, artiste peintre de Wikwemikong, le Canada verra pour la première fois l'art autochtone contemporain. »

Nous assistons ici à la naissance de l'art actuel. Pour beaucoup de gens, encore aujourd'hui, l'art autochtone se résume à quelques pratiques artisanales : le perlage, la fabrication de mocassins. Mais l'autoroute actuelle de l'art et du savoir des 10 nations amérindiennes et des Inuits fait de ce stéréotype une croyance périmée. Le passé et le contemporain s'entrechoquent, l'histoire et la culture se transmettent par la peinture, le dessin, la sculpture, la littérature... Toute une richesse qui habite l'art autochtone que l'on retrouve dans les expositions permanente et temporaire de l'Espace Culturel Ashukan.

L'art, pour revitaliser

Le premier étage propose une exposition d'artistes de plusieurs nations du Québec. Acrylique, encre de Chine et sculptures de bronze, leurs œuvres sont toutes représentatives d'un attachement au territoire, de valeurs et d'héritages ancestraux. Car, si le Canada fête ses 150 ans, l'art autochtone, lui, date de plus de 10 000 ans. Pour Nadine St-Louis, « l'art parle au-delà des paroles. À cause de

l'absence de représentation, forcée par l'exclusion, la tendance dans les communautés artistiques autochtones est de remémorer, revitaliser, réconcilier, réclamer », insiste-t-elle.

Ashukan, un espace unique d'économie sociale

Sans le support et le soutien unique d'Ashukan, les difficultés pour certains des artistes exposés seraient beaucoup plus importantes. Car, comme le souligne sa fondatrice, « Quand tu pars de Kuujuaq, c'est pour travailler. Tu veux sculpter, peindre, mais les galeristes ne te donnent que 10 ou 20 % de la valeur de ton œuvre. Incapable de produire assez pour amasser l'argent nécessaire pour vivre, ça ne prend pas longtemps avant de te ramasser à la rue ! »

L'éloignement, l'isolement et les difficultés d'intégration en milieu urbain représentent également des enjeux sérieux pour le développement tant économique que social des artistes. « Quand tu viens d'ailleurs, un comité t'accueille à ton arrivée au Canada pour t'expliquer comment fonctionnent les choses. Les Autochtones, eux, viennent d'ici alors il n'y a aucune infrastructure mise en place. Sauf que dans le Grand Nord, il n'y a pas de stops, de rues, de métros, d'autobus... C'est juste blanc, blanc, blanc ! Peut-on vraiment croire qu'il n'y a pas de choc culturel en arrivant dans le Sud ? » ■►





Jacques Newashish

De la nation Attikamek, Jacques Newashish est né en 1958 à La Tuque. Il a passé son enfance sur le territoire de Wemotaci. C'est ici qu'il reçoit les enseignements transmis par son père sur les traditions ancestrales de son peuple. Peintre, sculpteur, conteur et musicien, Jacques Newashish est un artiste plus que complet et polyvalent. Ses toiles, fortement contemporaines, revêtent toutefois une influence folklorique inspirée par les traditions et les légendes autochtones. Aujourd'hui, l'artiste parcourt le monde avec, comme compagnons, ses tambours, ses contes et ses chansons.

Riel Benn

D'origine Sioux, Riel Benn a grandi dans le sud-ouest du Manitoba. Exprimant sur toile sa vie, ses joies et ses rêves, ses œuvres sont appréciées à l'échelle planétaire. Récipiendaire de plusieurs prix pour son travail, il s'est vu décerner le premier prix du *National YTV Achievement* en 1999 et du *Manitoba's Aboriginal Youth Achievement* pour les arts visuels.



Ulaayu Pilurttuut

Artiste inuite, Ulaayu Pilurttuut vit à Kuujuaq, l'une des plus grandes communautés de la péninsule d'Ungava. Elle travaille principalement à l'aide de pigments noirs et d'une touche de couleur qui met en valeur ses dessins. Cette artiste, amoureuse de sa culture, enseigne sa langue d'origine et a été choisie par la Monnaie Royale canadienne pour illustrer une série de pièces de collection autochtones.



Anatole St-Onge

Membre de la nation Innue, Anatole St-Onge vit depuis plus de vingt ans dans la communauté de Maliotenam. C'est suite au décès d'une proche pour qui il avait construit un chevalet qu'il va faire ses premiers pas comme artiste peintre. Le chevalet ne lui était-il pas simplement destiné ? Il va alors troquer sa guitare contre un pinceau, instinctivement. Aujourd'hui portraitiste émérite, romantique de la culture autochtone, son travail est prisé dans plusieurs pays et le public s'accorde pour dire qu'il fait revivre ses personnages.





Nadine St-Louis

Portraits de femmes

PAR JEAN-GUY DESLAURIERS - CAMELOT PROMENADE MASSON

Femme de caractère engagée dans le monde des arts depuis 1999, Nadine St-Louis considère que « Les femmes sont les gardiennes du savoir ancestral et des pratiques traditionnelles. Et qu'investir dans les femmes, c'est investir dans l'avenir, dans la communauté. Qu'elle soit Québécoise, Autochtone ou Canadienne, elles sont la colonne vertébrale d'une société.

Nadine St-Louis, une femme d'action inspirante

Nadine est beaucoup plus qu'une simple entrepreneure. Elle s'investit corps et âme pour le développement, le rapprochement et la valorisation des nations autochtones. « *Je suis Micmac Acadienne. Ma famille est originaire de la Nouvelle-Écosse. Nous avons migré avec la déportation des Acadiens au Nouveau-Brunswick et nous sommes installés en Gaspésie.* »

Fondatrice des Productions Feux Sacrés qui ont donné naissance à l'Espace Culturel Ashukan, Nadine St-Louis a laissé sa griffe un peu partout au Canada. Jusqu'en 2005, à Toronto, elle écrivait des scripts pour le Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes (CRTC) afin d'obtenir des licences de diffusion pour la création d'une radio nationale autochtone. Par la suite, elle mettra sur pied pour l'Office national du film (ONF) Perspectives Autochtones, une plateforme éducative en ligne. Consultante pour le Conseil des arts du Canada, elle produira une carte des communautés francophones autochtones du Québec et s'impliquera dans le renouvellement des politiques culturelles du Québec. « *En 2005, j'ai réalisé que les Autochtones du Québec étaient invisibles. Pourquoi ? Il y a une double dualité politique, culturelle et linguistique au Québec qu'on ne retrouve nulle part ailleurs au Canada. La dualité des langues pourrait être en partie responsable. Le Canadien français cherche à manifester sa voix, sa souveraineté linguistique. Au Québec, il y a cette dualité français-anglais. Chez les Autochtones, certains parlent anglais comme langue seconde et d'autres ont été colonisés par les Français. L'autochtonie s'est alors perdue dans l'ombrage de cette dualité.* »

En 2006, Nadine s'installe à Sept-Îles et va travailler avec l'institut Tshakapesh, anciennement l'Institut culturel éducatif montagnais. C'est là qu'elle mettra sur pied, de concert avec Richard Fontaine,

artiste peintre innu et ami, le Symposium d'art Mamu. Mot innu qui signifie « ensemble », cet événement sera représenté par 50 % d'artistes autochtones et 50 % d'artistes allochtones de la Basse Côte-Nord. De 2006 à 2011, elle passera quatre mois par année à Sept-Îles pour produire cet événement, le premier du genre au Québec.

Au-delà de ses actions concrètes, Nadine St-Louis croit fermement au rapprochement des nations du monde, tel que le dit la prophétie du 8e feu. Cette croyance veut que la 7e génération, celle d'aujourd'hui, ramène l'équilibre parmi les peuples du monde dans le grand cercle de la vie. Les peuples doivent apprendre à vivre ensemble de façon égalitaire, apprendre à s'aimer. Alors, pourrions-nous allumer le 8e feu, celui de la paix.

Nadya Kwandibens, une photographe engagée

Tout comme Nadine St-Louis, d'autres femmes entreprennent ce grand voyage vers la réconciliation des peuples. Nadya Kwandibens en est un autre exemple.

Le deuxième étage de l'Espace Culturel Ashukan, consacré aux expositions temporaires, nous propose d'ailleurs l'une de ses séries de photographies sur l'identité des autochtones en milieu urbain : *Concrete Indians*.

Ce titre lui aurait été inspiré par son père qui, un jour, lui aurait expliqué que « *concrete* » (béton en français) était un surnom donné aux Autochtones qui s'installaient en ville.

Nadya Kwandibens est Anishinaabe (Ojibwé) du nord-ouest de l'Ontario. Pour cette artiste, les Autochtones sont trop souvent dépeints négativement par les médias «... *portrayed as Nations forever troubled* ». Dans son énoncé de mission elle affirme : « *Si notre histoire est une ombre, laissons ce moment nous servir de lumière... Laissez-nous nous affirmer maintenant et voyez que nous sommes, et serons toujours de grandes civilisations vigoureuses et équilibrées capables de prendre notre place dans ce nouvel espace lumineux.* »

Par son travail, elle cherche donc à changer les mentalités et les perceptions que l'on se fait des Autochtones. (Nadya Kwandibens est l'auteur de la photo en page couverture de cette édition). ■



LITTÉRATURE

PAR SYLVAIN PÉPIN-GIRARD
PRÉPOSÉ À L'ENTRETIEN MÉNAGER



Ourse bleue, Virginia Pésémapéo Bordeleau

Éditions de la Pleine lune, 2007

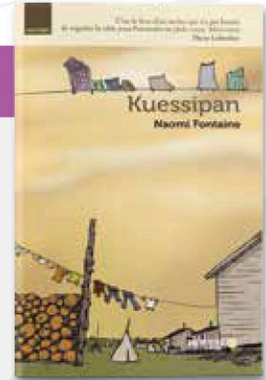
Ourse bleue aborde la société amérindienne dans la modernité. Le personnage de Victoria voyage au pays de ses ancêtres crïs à la recherche de ses racines, en compagnie de Daniel. Elle parle de rêves, de famille et nous fait vivre des moments forts et tragiques de son peuple d'origine. Née aux Rapides-des-Cèdres en 1951 d'une mère crie et d'un père québécois métissé, Virginia Pésémapéo Bordeleau est avant tout artiste peintre. Elle a d'ailleurs participé à plusieurs expositions internationales et reçu plusieurs prix pour ses toiles. Comme écrivaine, elle se verra décerner en 2006 le prix d'excellence en création du Conseil des arts et lettres du Québec pour son recueil de poésie *De rouge et de blanc*.

Voici quelques propositions de lectures d'auteurs autochtones. À travers des genres littéraires variés, ces récits témoignent de leur culture à différentes époques.

Kuessipan, Naomi Fontaine

Édition Mémoire d'encrier, 2011

Kuessipan : mot innu signifiant « à toi » ou « à ton tour ». Avec *Kuessipan*, la jeune écrivaine de 23 ans bouleverse par son premier livre de récits réalistes. Naomi Fontaine fait découvrir le quotidien d'une réserve innue avec justesse. Elle décrit merveilleusement des portraits, un environnement riche, le quotidien d'hommes, de femmes et d'enfants. Naomi Fontaine a vécu jusqu'à ses sept ans sur la réserve d'Uashat. Elle grandira ensuite à Québec avec sa mère et ses frères et sœurs. Elle enseigne aujourd'hui le français dans sa communauté d'origine. *Kuessipan* a été sélectionné parmi les 10 titres finalistes du Prix des 5 continents de la Francophonie, en 2012. Son deuxième roman, *Manikanetish*, sortira le 29 août.



Je suis une maudite sauvage / *Eukuan nin matshimanitu innu-iskueu*, An Antane Kapesch

Éditions des femmes-Antoinette Fouque, 1976

Originaire de la région de Matimekosh, An Antane Kapesch est née dans la forêt en 1926, près de Kuujuaq, appelé alors Fort Chimo. Elle deviendra la chef de la bande innue de Schefferville à 39 ans. En 1983, le journal *Révolution* écrivait « Je suis une maudite sauvage est un livre de mythe et d'espoir, de lutte et de savoir. » Première femme autochtone du Canada à avoir publié des livres en français, An Antane Kapesch écrit pour se défendre et défendre la culture de ses enfants. Un livre qui captive encore aujourd'hui, même de jeunes auteurs comme Naomi Fontaine. Une expérience de lecture qui, selon les Éditions Mémoire d'encrier, l'aurait complètement bouleversée. Après cet essai autobiographique, l'écrivaine, aujourd'hui décédée, a publié en 1979 son deuxième ouvrage, *Quas-tu fait de mon pays ?*, un récit sur la colonisation.

Kuei je te salue, Deni Ellis Béchard, Natasha Kanapé Fontaine

Éditions Écosociété, 2016

Natasha Kanapé Fontaine (notre rédactrice en chef invitée) est poète, slameuse, peintre, et comédienne innue originaire de Pessamit. Militante pour les droits des Autochtones, elle a co-écrit le livre intitulé *Kuei, je te salue*. Allochtone et autochtone se rencontrent à travers une relation épistolaire avec le romancier québéco-américain Deni Ellis Béchard. Tous deux dénoncent le racisme encore trop souvent exprimé dans notre rapport à l'autre, à travers le récit de leur histoire et de leur culture. Comment cohabiter si notre histoire commune est empreinte de honte, de blessures et de colère ? Comment contrer cette méconnaissance de l'autre qui aboutit au mépris ? Comment faire réaliser aux Blancs le privilège invisible de la domination historique ? Comment guérir les Autochtones des stigmates du génocide culturel ? Autant de questions qui trouvent des pistes de réflexions humanistes et universelles.



Un thé dans la toundra / *Nipishapui nete mushuat*, Joséphine Bacon

Éditeur Mémoire d'encrier, 2013

Avec son recueil *Un thé dans la toundra*, Joséphine Bacon nous plonge dans l'exploration de la toundra à travers des poèmes traduits en deux langues : le français et l'innu. Poète reconnue au Québec ainsi qu'à travers le monde, Joséphine est née en 1947 à Pessamit, une réserve autochtone située près de Baie-Comeau. Cette auteure, très attachée à sa culture et à la transmission du savoir, est aussi parolière, réalisatrice, interprète, enseignante et conférencière. Son premier recueil *Bâtons à message/Tshissinuatshitakana* a eu beaucoup de succès et son deuxième également. Il a d'ailleurs été finaliste pour le Prix du Gouverneur général 2014 et celui du Grand Prix du livre de Montréal.

Promenade à Kahnawà:ke

PHOTOS : CENTRE D'ACCUEIL TOURISTIQUE DE KAHNAWÀ:KE

La Mission St-François-Xavier

La Mission Saint-François-Xavier date de 1667, mais l'église a été définitivement érigée en 1720, à Kahnawà:ke, quelques années après la migration des Mohawks sur ce territoire dont le nom signifie « sur les rapides ». Aujourd'hui, ce lieu a une nouvelle vocation, celle d'être le musée de la Mission. L'architecture d'époque est intacte et le Fort Saint-Louis, construit en 1725, reste partiellement visible. À l'origine, ce fort était une palissade de bois. Elle fût rapidement remplacée par de la pierre en 1747 alors qu'une guerre semblait imminente.



Historique

À la fois lieu de traditions et de tourisme, la communauté de Kahnawà:ke vit « au rythme moderne résolument tourné vers l'avenir et est fière de la sauvegarde de sa langue, de ses traditions et d'un mode de vie distinctif », souligne le grand chef élu, Joe Norton. Remontons quelques siècles plus tôt. L'histoire de Kahnawà:ke commence en 1660 alors que quelques centaines d'Iroquois migrent dans la région de Montréal, convertis pour la plupart au catholicisme. Côté Français, les autorités espèrent ainsi protéger la colonie laurentienne des attaques répétées. Trois communautés mohawks naîtront de cette migration : Kahnawà:ke, Kanesatake et Akwesasne. À cette époque, 100 ans avant la conquête de la Nouvelle-France, les Mohawks sont considérés comme de précieux alliés militaires. Kahnawà:ke deviendra progressivement un pôle essentiel de la diplomatie amérindienne, et ce pendant plusieurs décennies. Elle comptera en 1840 plus de la moitié de la population iroquoise.



Centre culturel Kanien'kehá:ka, Raotitióhkwa Onkwawén:na

Créé en 1978, le Centre de culture et de langue est le gardien du patrimoine unique de Kahnawà:ke. Artisanat traditionnel et arts contemporains exposent toute la vitalité d'une communauté et participe au développement social d'artistes locaux et d'autres, d'origine autochtone. Le centre sert également de lieu de ressources pour les universitaires et curieux intéressés par les Kanien'kehaka (la nation mohawk) et les Houdenosaunee (la confédération iroquoise). Dans le but de conserver le précieux patrimoine de Kahnawà:ke, un projet de musée est en développement.



Le sanctuaire de Sainte-Kateri-Tekakwitha

De nombreux sites témoignent de l'histoire de ce village ainsi que de celle de la colonisation. Le sanctuaire de Sainte-Kateri-Tekakwitha en est un. Née en 1656 à Ossernenon en Iroquoisie et décédée en 1680, Sainte Kateri Tekakwitha est la patronne de l'environnement et des Autochtones. Profondément marquée par la variole, baptisée en 1665 sous le prénom de Catherine et finalement dévouée à la religion jusqu'à sa mort, elle est surnommée par les légendes qu'elle anime : la vierge iroquoise. On raconte que ses cicatrices auraient disparu quelques minutes après sa mort et auraient laissé un visage blanc et d'une beauté éblouissante. Depuis, on fait appel à elle dans la maladie. Les légendes et l'histoire de Sainte Kateri Tekakwitha ont été reprises à travers plus de 300 ouvrages et traduites dans une vingtaine de langues. Elle est aussi un pan important de la culture montréalaise par la place qu'elle occupe dans le célèbre roman de Léonard Cohen, *Les perdants magnifiques* (1972). Ses reliques sont conservées dans le sanctuaire de la Mission de Saint-François-Xavier à Kahnawà:ke. Au Québec, deux églises portent également son nom : celles des communautés innues de Mashteuiash et d'Uashat.



Le pow wow, Échos d'une nation fière

Kahnawà:ke est l'une des multiples réserves et centres urbains où l'on peut assister à un pow wow. Fête qui fait appel aux traditions, aux objets, à la musique et à la danse autochtones, cette dernière se tient à Kahnawà:ke, sur l'île Tekakwitha à une date proche du 11 juillet. Cette date rappelle la crise d'Oka et le commencement du barrage des Mohawks en 1990 contre les forces provinciales et fédérales. Une manière de se remémorer, mais également de favoriser une compréhension interculturelle dans une ambiance festive partagée entre Autochtones, Québécois et citoyens du monde.



Commémoration de l'effondrement du pont de Québec

La communauté de Kahnawà:ke est reconnue pour son importante contribution aux chantiers de construction et de montages métalliques d'imposantes structures dans plusieurs grandes villes nord-américaines. C'est ainsi qu'une trentaine de membres de la communauté ont péri dans la tragédie de l'effondrement du pont de Québec en 1907. À cette époque, un travailleur du nom de Beauvais remarqua un fait inquiétant concernant la stabilité de la structure du pont. Sans même avoir le temps d'en avertir son contremaître, une poutre géante du pont s'effondra dans l'eau. La force engendrée par la chute fut telle que les habitants de Québec, situés à 10 km, crurent à un tremblement de terre. Sur les 86 travailleurs, 75 sont morts. À Kahnawà:ke, on retrouve un monument commémoratif. Une reproduction en acier d'une partie du pont de Québec d'une longueur de 40 pieds, a également été construite par les trois ouvriers qui ont survécus. Tout autour, 33 arbres, un par ouvrier décédé, ont été plantés.

Mon père

Mon père est né à Saint-Georges-de-Beauce. Il était le deuxième d'une famille de 13 enfants. À l'âge de 12 ans, il a dû quitter le foyer pour aller travailler à la plage Germain dans le comté de Sainte-Catherine. Il ramassait les déchets sur la plage avec un cheval et une charrette. Par la suite, il a commencé à être bûcheron à La Tuque, et draveur.

Mais il avait le sens des affaires, malgré sa quatrième année. Il acheta une terre et la fit bûcher. Il a aussi fait du taxi avec une *Chevrolet* des années 1940. Puis quand il se maria, en 1948, il devint cultivateur. Il construisit un grand poulailler et vendit des œufs au village de Pont-Rouge. Il travailla 25 ans à la Building Products et il devint « millwright » (celui qui pose et répare les tuyaux dans un moulin à papier). Il ouvrit une manufacture de matelas et de rembourrage. Puis comme il n'avait pas le temps de s'en occuper, il m'en donna la charge. Je faisais tout de A à Z, sauf que ma mère cousait les enveloppes. Mais comme je n'avais que 17 ans et que je rêvais d'aventure, je suis parti à Rimouski m'inscrire à l'Institut de marine pour travailler sur les bateaux de marchandises. Malgré son peu d'instruction, mon père a été capable d'élever sa famille.

Merci à tous mes clients.

RÉAL LAMBERT
CAMELOT LAURIER-LANAUDIÈRE



Mon rêve est d'être un gardien de sécurité

Mon rêve est d'être un gardien de sécurité, mais le monde me dit que c'est impossible et je crois que mon retard mental me donne un désavantage. C'est pour ça que je travaille à L'itinéraire. C'est difficile de trouver de l'ouvrage avec ma condition, de l'ouvrage qui accepte ma maladie.

J'ai travaillé des années dans la sécurité. J'ai eu un peu de misère avec les cours de sécurité quand j'étais gardien à Calgary. J'ai travaillé une couple d'années dans un centre d'achats. J'aime travailler avec des gens. Je m'étais fait ami avec la police. Mais le stress m'a rendu malade, et je travaillais beaucoup d'heures. En plus, le boss prenait l'argent de la TPS. Nos chèques rebondissaient souvent, mais le boss, lui, a pu s'acheter un gros camion et une maison neuve.

J'ai travaillé pour la sécurité au Nouveau-Brunswick, mais je n'avais pas assez d'heures. Mais je pense que j'étais un excellent gardien de sécurité. Je pouvais m'organiser quand il y avait du trouble et mes arrestations étaient toujours faites proprement.

Quand je suis arrivé à Montréal, j'ai commencé le cours mais je n'ai pas pu le finir. Présentement, je ne sais pas si je pourrais le faire, mais un jour j'aimerais recommencer le cours pour pouvoir travailler comme gardien de sécurité.

RHEO GALLANT
CAMELOT MÉTRO CADILLAC



Mon ami Réjean

Réjean, que j'ai rencontré il y a plus de 11 ans, m'a apporté tout ce dont j'avais besoin dans ma vie. Il m'a donné une liberté dirigée qui me procure un grand bonheur à tous les jours, en plus de son amour. Il prend soin de moi et il me gâte. S'il pouvait, il me donnerait la lune. Je me sens choyé.

Avec lui, ma vie est exceptionnelle. Grâce à lui, je n'ai plus rien à attendre de la vie. Réjean m'a appris des tas de choses que je ne connaissais pas. Par exemple, comment me servir d'un ordinateur et aller sur internet pour écouter des films et des vidéoclips, comment faire un c.v. ou jouer de la guitare.

Nous avons découvert Montréal ensemble, et il m'a aidé parce que je n'ai pas le sens de l'orientation. Nous profitons de la ville ensemble. Avec lui, j'aime Montréal car il y a beaucoup d'activités.

Avec la liberté qu'il m'a donnée, je peux faire tout ce qui me plaît et quand ça me plaît, contrairement à ce que j'ai vécu dans le passé. On est heureux ensemble, je le fais rire et il me fait rire (il a déjà été clown).

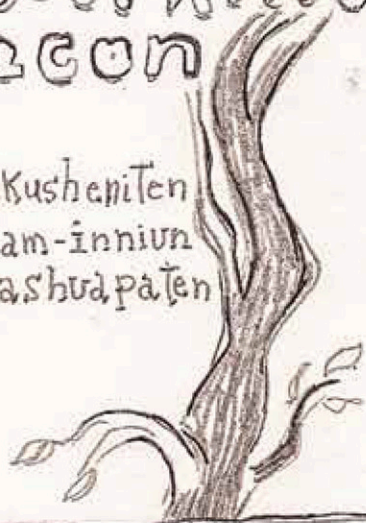
Réjean est une personne très bonne et généreuse. Il est délicat, dévoué, enjoué et souriant. C'est un soleil sur deux pattes. J'espère avoir le bonheur de pouvoir vivre encore beaucoup d'années avec lui.

LUCETTE BÉLANGER
CAMELOT PIÉ-IX ET ONTARIO/ORLÉANS



JOSEPHINE BACON

Nipakusheniten
tshiam-inniuv
nitashuapaten

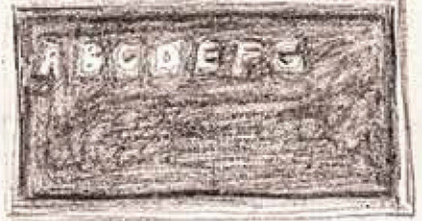


Elle est aussi connue sous le nom de "Bibitte"

comment t'appelles-tu ?

Pipin

Comment "Bibitte"



BD
SIOU
CAMELOT
MONT-ROYAL /
BORDEAUX

siou-artiste.blogspot.ca



Elle aime les beaux
arbres du Parc Molson

Elle aime se tenir debout
bien droite avec la pluie

La pluie
ne m'a fait
pas peur

Je
n'suis
pas faite
en chocolat
Hi Hi



Elle aime son ami fidèle
21 ans, elle arrive
à Montréal et co-habite
avec un bébé castor

OK!
Fidèle, aujourd'hui
tu manges un
barreau de chaise.
Je n'ai rien d'autre
pour déjeuner



ELLE EST INNUE-CITADINE
PROCHE DE SES RACINES



Cela fait des années
que je ne calcule pas

ma naissance
ne vient pas d'un
baptême

mais plutôt
d'un seul mot

Extrait du poème "Le Nord m'interpelle"
du recueil - 55 ton à message -

X affectueusement
SIOU

ELLE EST DEVENUE
POÈTE PAR LE PLUS BEAU des HASARDS de PLEINE LUNE



DÉTENTE

LE M R A R E	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												

HORIZONTALEMENT

- Crèmes moussueses. - Bain à remous.
- Odeurs. - Existais.
- Nez. - Corpuscules reproducteurs.
- Ardent. - Ville des États-Unis.
- Tsar. - Avant-midi. - Ajout.
- Inappréciables.
- Oiseau. - Rôt.
- Puis. - Deux. - Avalé. - Radon.
- Reporté au pouvoir. - Invita.
- Endosseraient.

VERTICALEMENT

- Raillera.
- Carbonates de calcium.
- Limitiez. - En matière de.
- Copine. - Sélénium. - Parcouru.
- Monnaie. - Cour intérieure.
- Arête. - Deux mille trois.
- Note. - Manganèse. - Chrome.
- Divisa. - Serpent.
- Oncle de Harriet Beecher Stowe. - Poli.
- Vêtement indien. - Saint du département de la Manche. - Cale.
- Pieuse. - Huche.
- Meurtre.

Acquisivité		Lettre grecque		Étendue		Titre turc	
Creux		Farinais		Puaient		Maussades	
Singe							
Ville du Japon							
				Attrapé			
Espionnées							Écimées
Volcan du Japon							
				Ville de France			
Talonne						Puis	
Repaire						Apparu	
				Baie			
				Charge			
Réelle							De bras ou de voûte
Plante							
						Adjectif démonstratif	
À toi						Article	
Balances							

JEUX DE MOTS

josecardinala1@yahoo.ca
Solutions dans le prochain numéro

À vos crayons!



**JOSÉE
CARDINAL**
DISTRIBUTRICE

Mots croisés	P	R	D	D
Inc	I	N	C	I
Ne	N	E	R	E
Re	E	U	D	E
Mis	D	U	R	A
Ve	M	A	S	S
Ee	M	O	R	S
Sep	N	I	E	R
Er	L	I	S	U
Ser	E	A	U	A
Ra	U	S	N	E
Rn	T	L	S	E
C	C	R	E	E
I	R	E		

SOLUTIONS DU 1^{er} août 2017

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	S	E	P	A	R	A	T	I	S	T	E	S
2	A	P	O	L	O	G	I	S	T	E	S	
3	N	I	E	B	E	R	S	E	T	C		
4	A	G	B	O	S	S	U	E	I	E		
5	T	E	N	O	R		N	E	M	S		
6	O	N	O	M	A	S	T	I	Q	U	E	S
7	R	I	S	E	T	T	E	U	S	E		
8	I	E	S	I	E	S	T	E	S	R		
9	U	S	A	V	T	A	T	E	R	A		
10	M	C	R	E	A	S	S	E	S	S		

JEU DE CHIFFRES

FACILE

8	9						6	
			8	2	9			
		2		5	6	9	4	
5		3	1			2		
			9	3	5	7		
9								1
	1		4			8		
7	6							3
			5	8	3	6	7	

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

Source : Éditions Goélette

Solution dans le prochain numéro

JEU DES 7 DIFFÉRENCES

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette photo de notre photographe Mario Alberto Reyes Zamora ? Bonne chance ! La solution dans le prochain numéro.



Solution dans le prochain numéro

PUBLICITÉ

TOUT LE MONDE
MÉRITE UNE CHANCE ÉGALE
d'écrire son avenir.



Centrale des syndicats
du Québec



lacsq.org

SOLUTIONS DU 1^{er} août 2017

JEU DE CHIFFRES

8	7	3	1	6	4	9	5	2
9	2	4	7	8	5	1	6	3
6	5	1	2	3	9	4	8	7
4	8	2	5	7	1	6	3	9
1	3	7	4	9	6	8	2	5
5	6	9	8	2	3	7	4	1
7	4	6	3	1	2	5	9	8
3	9	8	6	5	7	2	1	4
2	1	5	9	4	8	3	7	6

JEU DES 7 DIFFÉRENCES



RÉPONSES DU QUIZ DE LA PAGE 14

1 B 2 B 3 C 4 B 5 C 6 A 7 C 8 B 9 B 10 A

À PROPOS...

des autochtones

Il est difficile pour moi de dire que je célèbre le 150^e anniversaire du Canada. Et, je veux dire que ce que je célèbre, c'est la résistance des peuples autochtones.

Ellen Gabriel

Si t'es une femme autochtone, t'as moins de chance qu'on te cherche que si tu es un animal (...) On ne devrait pas nous demander de survivre. On devrait nous offrir l'opportunité de vivre.

Mélissa Mollen-Dupuis

Il existe de nombreux stéréotypes négatifs associés aux Autochtones, comme que l'idée de l'abus d'alcool, de drogue, le chômage et la violence sont des pratiques généralisées, et des préjugés sur les causes de cette situation.

Backhouse, Kobayashi, & Cameron

Les gens voudraient que l'on soit un « front commun » mais on n'est pas un bloc monolithique; c'est la même chose que dans la société en générale. Par contre, cette division est utilisée contre nous par les gouvernements.

Widia Larivière

Si je vous installe dans un carré, mais que j'y entre aussi et vous repousse continuellement, jusqu'à ce que vous soyez à la limite, qu'allez-vous faire ? Vous allez me repousser à votre tour en disant : « C'est assez ». C'est exactement ce qui nous est arrivé.

John Cree

As survivors we've been to the top of the mountain. On top of the mountain we were given new fire to talk about our hurts, our pain, our struggle... We were instructed to be strong. We were instructed not to be ashamed. We were instructed not to be afraid to talk about dehumanization. We were not afraid to talk about the traumatization of our spirits. We came down from that mountain and we're telling you the truth of what happened.

Andrew Wesley

Reconciliation means more than just the restoration of our relationship. Our women, our people, have unaddressed grief, intergenerational trauma, as the residential schools severed the most important bond, that bond between indigenous children and their mothers and their families. This system exposed our children to a cycle of violence that continues today, but we know that violence is a learned behaviour and therefore we also know that we can unlearn this behaviour. We can make a change.

Dawn Lavell-Harvard

Ce n'est pas parce que tu vis dans une communauté que tu dois vivre dans des conditions de tiers-mondistes.

Maitée Labrecque-Saganash

What we need are real choices.

Cherry Smiley

L'alcool et la rentrée scolaire : Pour commencer sur une bonne note !

La rentrée scolaire, qui sera là avant même qu'on ait eu le temps d'être tanné des après-midi à la piscine, apportera avec elle son lot de célébrations. Fêtes de début d'année, initiations universitaires, les occasions seront nombreuses de se faire de nouveaux amis. Bien entendu, ces activités sont plus souvent qu'autrement accompagnées d'alcool et c'est ainsi que quelques-uns laisseront un souvenir inoubliable, mais peu souhaitable, à leurs nouvelles connaissances.

Puisque l'expérience a démontré que la solution se trouve rarement dans l'interdiction mais plutôt dans la prévention et la sensibilisation, entamer une réflexion sur notre rapport à l'alcool avant d'aborder cette période de l'année ne peut que s'avérer positif.

Bien que plusieurs pensent que la prise d'alcool facilite la création de nouveaux liens d'amitié, celle-ci peut aussi être fort nuisible. En effet, passé un certain stade, vous pourriez perdre le contrôle de vos gestes et de vos paroles et vous risquez plus de vous embarrasser qu'autre chose. Après tout, on n'a qu'une chance de faire une bonne première impression !

Les conseils du pro

- **Soyez vous-même.** Inutile de vous enivrer pour devenir quelqu'un que vous n'êtes pas. À moins que vous vouliez que tout le monde vous connaisse comme étant celui qui ne sait pas boire.
- **Restez hydraté.** N'oubliez pas de boire beaucoup d'eau au cours de la soirée. Pourquoi ne pas boire un verre d'eau et sortir prendre l'air entre chaque consommation alcoolisée ? Ou encore découvrir les recettes de cocktails sans alcool proposées sur le site www.alternalcohol.com ?
- **Mangez.** Se rendre à une fête l'estomac vide est une bien mauvaise idée. Assurez-vous de prendre le temps de manger un bon repas ou une collation avant. Pourquoi ne pas traîner quelques en-cas avec vous ?
- **Respectez vos limites.** Personne ne refusera d'être votre ami parce que vous savez dire non. Peut-être seront-ils plus hésitants si vous faites un fou de vous parce que vous avez trop bu par contre !
- **Pas de calage.** Les concours de calage sont dangereux, ils peuvent même être mortels. Si un concours de calage est organisé lors d'une fête à laquelle vous assistez, n'hésitez pas à le dénoncer.



Prendre un p'tit coup...

Vous vous rendez à une fête de début d'année, comment anticipez-vous votre soirée ?

- Vous réunissez quelques amis et êtes tous enthousiastes à l'idée d'aller prendre un verre et faire de nouvelles connaissances.
- Vous êtes heureux à l'idée de rencontrer de nouvelles personnes mais vous buvez un peu plus que prévu car vous croyez que vous êtes plus amusant ainsi.
- Vous commencez la fête seul à la maison, question de vous détendre, et continuez avec entrain une fois sur place, en oubliant jusqu'à votre nom ! Difficile de vous présenter dans ces circonstances !

Vous êtes dans le comité organisateur de la fête d'initiation de votre programme. Que proposez-vous comme activités ?

- Des activités variées pour plaire aux goûts de tout le monde et permettre à tout le monde de faire connaissance.
- Des activités variées pour faire connaissance, accompagnées de breuvages aussi variés, pour plaire à tous. De l'alcool, mais sans oublier des cocktails sans alcool, des jus, de l'eau, des boissons douces.
- Des jeux à boire, bien entendu. C'est plus facile pour tout le monde de briser la glace avec plusieurs verres dans le nez !

C'est le début d'une nouvelle année scolaire, quelle attitude adoptez-vous ?

- Il s'agit pour vous d'un bon moment pour faire le bilan, prendre de bonnes nouvelles habitudes et peut-être même vous faire de nouveaux amis lors des nombreuses fêtes de la rentrée.
- Une nouvelle rentrée, de nouvelles rencontres, mais aussi quelques matins difficiles après des fêtes un peu trop arrosées...
- Les partys estivaux font place aux partys de la rentrée ! Une beuverie n'attend pas l'autre, peu importe la raison !

Youpiii



**Transport gratuit du 22 juin (16h)
au 27 août pour les 6 à 11 ans***

stm.info/sortiesenfamille

* CERTAINES CONDITIONS S'APPLIQUENT

MOUVEMENT COLLECTIF

